

LE PLAISIR DES SONS

Filtronique
HAUTE FIDÉLITÉ
ÉPARGNEZ VOS OREILLES
9343, Lajeunesse Montréal, Québec, Canada H2M 1S5
(514) 389-1377

- ◆ L'équipe du PLAISIR DES SONS et nos Palmarès/E-2
- ◆ De Mozart à *Carmina Burana* avec hommage à Von Karajan/E-3
- ◆ Les Beatles : la dynastie de la nostalgie/E-4
- ◆ Félix Leclerc à jamais préservé et un disquaire qui parle/E-5
- ◆ L'Amérique en 25 ans : Coltrane, Garfunkel et Tiffany/E-6
- ◆ Les secrets de la technologie laser expliqués aux profanes/E-7
- ◆ Edgar Fruitier signe son Journal d'écoute/E-8

Montréal, samedi 7 mai 1988

Drummondville donne le ton au laser

FRANÇOISE GENEST

DRUMMONDVILLE — Le miracle du disque compact (CD) n'a pas encore eu lieu au Canada, ni au Québec. Les chiffres de vente se situent nettement en deçà des prévisions établies par les dirigeants de cette industrie qui se fient sur le comportement des mélomanes aux États-Unis et en Europe. Seule, semble-t-il, l'introduction des séries de type « budget » pourrait accentuer la pénétration des CD sur le marché québécois.

En 1986, la musique au laser faisait une timide entrée sur le marché ca-



Photo Jacques Jalliet

PIERRE-ANDRÉ DESCHÊNES,
PDG des disques Améric

nadien, avec 3,5 millions de disques vendus. En 1988, soit à peine deux ans plus tard, on prévoit en vendre quelque 12 millions. Une augmentation substantielle, certes, mais des chiffres toutefois un peu décevants pour les fabricants et distributeurs canadiens qui prévoyait une croissance plus rapide du marché.

En fait, bien qu'elle soit appelée à remplacer complètement le disque noir et malgré sa popularité en Europe, au Japon et aux États-Unis, la musique au laser compte encore peu d'adeptes au Canada. Une étude menée à la fin de 1987 démontrait qu'à peine 17 % des familles canadiennes possèdent un lecteur au laser.

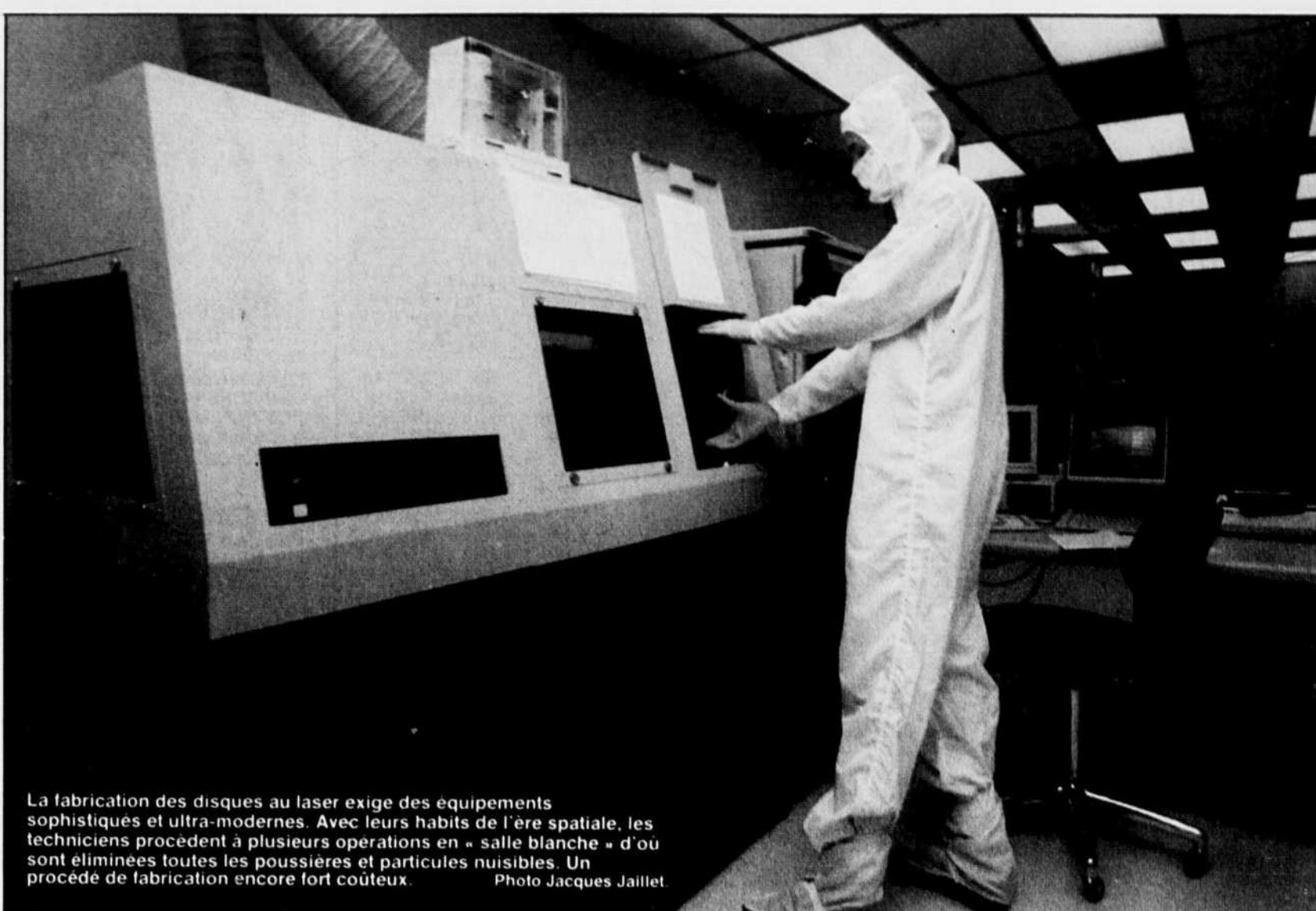
Présentée à ses débuts comme un produit sophistiqué, avec pour tout répertoire que les grands classiques, la musique numérique avec ses tout nouveaux équipements serait encore, semble-t-il, perçue comme un objet de luxe inaccessible. Une réputation qui persiste, malgré que le prix des lecteurs ait passablement diminué et qu'il soit maintenant possible de retrouver tous les titres populaires en version numérique. Sans compter que les spécialistes ne cessent de vanter les mérites du petit disque inusable dont les qualités sonores sont supérieures à celles du disque noir.

« D'une part, le public est mal informé et continue de croire que ces équipements sont toujours hors de prix; d'autre part, la promotion de la musique numérique est nettement insuffisante », commente Pierre-André Deschênes, président-directeur général des Disques Améric, la seule usine québécoise de disques numériques.

Toutefois, si le prix des lecteurs a diminué, celui des disques, toujours aussi élevé, a certes contribué jusqu'ici à ralentir l'accroissement du marché. À \$20 l'unité, les disques compacts demeurent peu accessibles, surtout quand on considère que la clientèle cible d'une telle industrie se retrouve chez les 15-25 ans.

Selon M. Deschênes, il ne fait aucun doute qu'un prix de détail aussi élevé constitue encore le principal obstacle à l'évolution du marché.

Un obstacle qui pourrait toutefois s'estomper au cours des prochaines années avec l'arrivée massive sur le marché des disques de type « budget ». Vendus à \$9,99 et \$10,99 l'unité, ces disques reprennent en version numérique d'anciens enregistrements plus ou moins récents, pour



La fabrication des disques au laser exige des équipements sophistiqués et ultra-modernes. Avec leurs habits de l'ère spatiale, les techniciens procèdent à plusieurs opérations en « salle blanche » d'où sont éliminées toutes les poussières et particules nuisibles. Un procédé de fabrication encore fort coûteux. Photo Jacques Jalliet

lesquels des distributeurs achètent les droits de reproduction. « Je crois que cette formule va contraindre, à plus ou moins long terme, les grandes maisons américaines et autres distributeurs à baisser leurs prix. Évidemment, les consommateurs accepteront sans doute de payer plus cher pour un enregistrement récent, mais pas le double d'un

« budget », comme c'est le cas présentement », explique M. Deschênes.

Autre conséquence de l'arrivée des « budgets » sur le marché : une augmentation substantielle de la production canadienne de disques numériques. Initié principalement par des distributeurs montréalais et encore délaissé par les Américains, ce lucratif débouché arrive à point pour

les fabricants canadiens dont les carnets de commande affichaient quelques pages blanches en 1987.

Un « Klondike » illusoire...

Une année décevante, d'ailleurs, pour les producteurs canadiens. Chez les Disques Améric, dont les installations sont situées à Drum-

mondville, on a fabriqué 1,5 million de disques en 1987, contrairement aux huit millions prévus lors de l'ouverture, début 87. À cette époque et assez curieusement, d'ailleurs, les Américains n'avaient pas encore d'usine, sauf celle de la société CBS. Il n'y en avait pas non plus du côté

Voir page E-8 : Drummondville

Londres

SYLVIANE TRAMIER

LONDRES — Six mille adolescents en délire provoquent, un jeudi après-midi du mois de mars, une formidable pagaille devant le numéro 150, Oxford Street, au magasin de disques HMV où va se produire un groupe pop. Les *Bobbies* sont débordés, on crie, on se bouscule, et l'on s'évanouit de ravissement. Cela vous rappelle-t-il quelque chose ? Ce ne sont pas quatre cheve-

lus, cette fois-ci, qui déchainent les passions, mais trois au poil plutôt ras : Bros, le groupe qui grimpe dans les « Charts ».

Mortes, les « swinging sixties » ? ... Fini, le Londres qui dictait la mode vestimentaire et musicale de la jeunesse occidentale ? Allons donc ! En 1988, la musique pop britannique ne s'est jamais si bien portée, Londres est toujours la Mecque du pop-rock, avec un nouvel emblème, cependant : le disque compact qui, en cinq ans, est descendu

des sphères d'élite de la panoplie yuppie jusque dans la rue, pour le plus grand bonheur de l'industrie du disque.

Le disque compact s'est prolérarisé, et les marchands jubilent : « Sans les compacts, les affaires ne seraient pas du tout ce qu'elles sont aujourd'hui », affirme Dave Terrill, directeur du marketing chez HMV. L'arrivée des compacts a été providentielle.

En 1987, on a vendu 18,2 millions de

Voir page E-8 : Londres

MAURICE TOURIGNY

NEW YORK — En quelques années seulement, les New-Yorkais ont vu les grands disquaires de Manhattan se transformer; non seulement les disques compacts ont-ils remplacé les microsillons dans les vitrines de la 5e Avenue, mais peu à peu les étalages, hier remplis de grandes pochettes cartonnées, n'ont plus offert que d'étroits emballages de cellophane montrant

les rondelles argentées.

Personne n'avait prévu l'immense succès du CD; même les maisons Philips et Sony, qui avaient investi des millions dans le perfectionnement de la lecture au laser, ne s'attendaient pas à ce que les consommateurs américains mordent à la nouveauté si rapidement. Mis en vente aux États-Unis en 1983, le CD rapportait en fin d'année \$15 millions; le bilan de 1986 indiquait des revenus de l'ordre de \$630 millions.

Malgré ce bond spectaculaire du chiffre d'affaires en quatre ans, une ombre au tableau : l'accroissement des ventes s'est arrêté en 1987. Il ne fait aucun doute que le CD ait trouvé son public mais le nombre de nouveaux acheteurs semble restreint.

Selon David C. Vernier, rédacteur au magazine *Digital Audio & Compact Disc Review*, le ralentissement est dû à la situation économique internationale. « La lutte entre le \$US et le yen japonais a empêché les fabricants de baisser de façon significative les prix des CD et de l'équipement, soutient-il. Ce maintien des prix a créé une saturation en manquant de rejoindre une nouvelle clientèle. »

Jusqu'à maintenant, le consommateur type de CD aux États-Unis a entre 25 et 45 ans et s'intéresse surtout à la musique classique et au jazz, quoiqu'il soit aussi porté vers la musique pop des années 50 et 60. Les plus grands acheteurs de disques traditionnels de l'instant sont pourtant les 13 à 20 ans qui n'ont cependant pas les moyens d'acquiescer les CD. Donc, tant que le CD demeurera trop cher pour leur porte-feuille, les jeunes se rabattront sur le microsillon.

M. Vernier ajoute que les fabricants essaient présentement de trouver une solution à ce problème. « Nous assisterons sous peu au lancement du CD de trois pouces, équivalant du 45-tours, qui contiendra deux chansons et pour lequel on ma-

nufacture un lecteur miniature à portée des petits budgets, dit-il. Si ce produit échoue, il faudra trouver un autre moyen de stimuler la vente. »

La question est cruciale puisqu'une menace supplémentaire se prépare : le « digital audio tape » (DAT). Pour plusieurs observateurs, la mise en marché du DAT marque la fin de la suprématie du CD. La compétition ne fait que commencer. De même format que la cassette de 60 ou 90 minutes, le DAT aura une qualité sonore égale au CD et sera de manipulation plus facile. « Les cassettes vierges de DAT seront en vente partout : voilà le grand avantage pour le consommateur. Chacun pourra enregistrer la musique qu'il veut sur des rubans », nous confie un ingénieur de chez Philips qui préfère garder l'anonymat.

« Pour l'automobile et l'équivalent du walkman, le DAT supplantera sans difficulté le CD », continue-t-il. Les manufacturiers travaillent à perfectionner le système qu'on devrait trouver chez les détaillants dans environ un an.

David Vernier demeure sceptique quant à l'éventuelle popularité du DAT : « Bien sûr, le son sera aussi bon que celui du CD, mais un ruban sonore comporte des inconvénients : d'abord, il s'use à force d'utilisation et on connaît les ennuis qu'amène un ruban mal bobiné ou coincé dans un lecteur. » Sans compter que les appareils pour jouer le DAT seront plus fragiles et plus coûteux que le lecteur de CD.

Chez Tower Records et J & R Music World, deux des plus importants disquaires de Manhattan, on reste convaincu que la lancée du CD ne peut que se poursuivre. Les porte-parole des deux marchands sont catégoriques : d'ici le milieu des années 90, le microsillon aura disparu des grands magasins et sera confiné à quelques boutiques pour collection-

Voir page E-8 : New York



FÊTEZ AVEC NOUS NOTRE 5e ANNIVERSAIRE ET LA FÊTE DES MÈRES

VIDEOSON
4137, rue Amiens
Montréal-Nord
FEU — VOL, nous disposons d'une banque de données pour établir la valeur à neuf... et ce service est gratuit.

328-2322

GE VHS C HQ CAMCORDER
MODEL 9-9710
Baladeur à l'épreuve de l'eau 48^{88\$} seul.

Téléphone sans fil GE 98^{88\$} seul.

SH HQ 9-9806
Four à micro-ondes avec touches électroniques 188^{88\$} seul.

Les bonnes choses de la vie!
Générale Électrique du Canada
KYOCERA
Venez voir les caméras vidéo et profitez de spéciaux anniversaire (Coupon nécessaire. Expiration: 1988-05-14) Quantité limitée — 1 par client

Télécouleur 20" style 288^{88\$} seul.

KYOCERA
Magnétoscope HQ Accès direct 388^{88\$} seul.

KYOCERA
Magnétoscope HQ Stéréo 488^{88\$} seul.

KYOCERA
Lecteur de disque à laser de haute qualité 288^{88\$} seul.

• Essayez un caméscope pour 19,88 \$ par jour

LE PLAISIR
DES
SONS

Pour apprivoiser le monde du nouveau disque compact

PAUL-ANDRÉ COMEAU

DISQUE-LASER, disque blanc, disque compact ou tout simplement CD, la langue française n'a peut-être pas encore arrêté son choix pour désigner l'instrument de cette nouvelle percée au chapitre de la musique enregistrée. Mais les mélomanes d'ici et d'ailleurs n'ont pas attendu pour se ruer sur cette « merveille des merveilles ».

LE DEVOIR ne pouvait pas rester indifférent devant cette importante mutation de l'industrie du disque. D'où ce nouveau cahier dont les prochaines parutions auront lieu les samedis 28 mai et 25 juin.

L'accent est donc mis sur ce disque compact qui menace de déclasser très rapidement le support de vinyle. En lançant LE PLAISIR DES SONS, l'intention avouée consiste à s'inscrire dans un créneau nouveau.

Impossible de s'engager dans cette nouvelle voie sans tenter de lever les hypothèques nombreuses héritées des autres âges de la musique enregistrée. C'est pourquoi chacune des livraisons du PLAISIR DES SONS comportera une rubrique « conseils ». Claude Borduas a construit sa première chaîne stéréophonique à l'âge de 14 ans. Après avoir

musique pop. Philippe Zeller et Stéphane Michaud sont issus du département des communications de l'Université Laval, mais ils sont avant tout mordus de cette musique

d'aujourd'hui.

En un mot, LE PLAISIR DES SONS se veut l'instrument privilégié de la découverte de l'univers du disque compact.

PALMARÈS CLASSIQUE

1	CHOPIN	Études	Louis Lortie	Chandos CHAN 8482
2	RAVEL	Bolero	OSM-Dutoit	London 410010-2
3	MOZART	Requiem	J.E. Gardiner	Philips 42997-2
4	ORFF	Carmina Burana	Levine	DGC 415.136-2
5	MOZART	Quintettes à cordes K 406, K 516	Quatuor Tatral	Hungaroton HRC 086
6		L'incomparable Maria Callas		EMI 42311-2
7	PERGOLESI	Stabat Mater	Budai, Takacs	Hungaroton HRC 074
8	BACH	Concerto Brandebourgeois	Musica Antiqua	Archives 42311-2
9	BACH	Variations Goldberg	Glenn Gould	CBS MK37779
10		Tranquility	I Musici de Montréal	Chandos Philips 8575

PALMARÈS FRANCOPHONE

1	Johanne Blouin	Merci Félix	Guy Cloutier	PGCCD 904
2	Michel Rivard	Un trou dans les nuages	Audiogram	CD 10009
3	Paolo Conte	Come-di	Audiogram	LCD 6020
4	Serge Lama	Napoléon	Philips	810766-2
5	Renaud	Putain de camion	Virgin	30125
6	Francis Cabrel	77-78 (en spectacle)	CBS	CK 90766
7	Richard Séguin	Journée d'Amérique	Audiogram	AO CD 10024
8	UZEB	Noisy Nights	Select	PEM CD 047
9	Pierre Flynn	Le parfum du hasard	Audiogram	—
10	J.J. Goldman	Entre gris et gris foncé	CBS	CGK 90763

PALMARÈS POP & ROCK

1	Sting	Nothing Like the Sun	A&M	CD 6402
2	Beatles	Past Masters vol 1	Capitol	7-90042-3
3	Pink Floyd	Momentary Lapse of Reason	Columbia	CK 40599
4	Beatles	Past Masters vol 2	Capitol	7-90044-2
5	Joni Mitchell	Chalk Mark in A Rain Story	WEA	CD 24172
6	John Cougar	Lonesome Jubilee	Polygram	CK 90766
7	Talking Heads	Naked	Fire	CO 25654
8	Sinead O'Connor	Lion and the Cobra	Chrysalis	VK 41612
9	Elton John	Live in Australia	MCA	MCAD 8022
10	Cats	Original cast	Geffen	2031

Ces palmarès ont été établis à l'aide des compilations gracieusement communiquées par les disquaires Bertrand, Archambault (Montréal) et Musique d'Auteuil (Québec).



Photo Chantal Keyser

Le disque compact a insufflé une nouvelle vigueur à tout le domaine de la musique classique. LE PLAISIR DES SONS compte sur la collaboration de trois mélomanes pour évaluer cette importante production. GILLES POTVIN, conseiller à Radio-Canada, le comédien EDGAR FRUITIER et PIERRE BEAUREGARD, collaborateur à la revue américaine *Digital Audio*, jouissent déjà d'une solide réputation auprès des lecteurs des pages culturelles du DEVOIR.

Les airs du temps présent



Photos Chantal Keyser

En langue française ou en anglais, les chroniqueurs rassemblés par LE DEVOIR vont rendre compte des succès gravés par les vedettes de l'heure. Chansons d'ici et de toute la francophonie : la recension sera prise en charge par FRANÇOIS PARÉ, JEAN-PIERRE COALLIER et MICHELINE RICARD, tous trois de la station radiophonique CIEL-FM (photo du haut). Du pop au rock en passant par le jazz, l'horizon couvert par SERGE TRUFFAUT journaliste au DEVOIR, PHILIPPE ZELLER et STÉPHANE MICHAUD, deux nouveaux venus (photo du bas), est large et important.



CLAUDE BORDUAS

été harmonisateur aux Orgues Casavant, à Saint-Hyacinthe, il partage son temps entre l'écoute de la grande musique et le bricolage de haute technologie.

Trois équipes de chroniqueurs vont se partager la tâche de rendre compte des nouveautés dans les grands secteurs de la musique.

Au domaine classique, nos lecteurs retrouveront des signatures familières. En dernière page, Edgar Fruitier signera son *Journal d'écoute*. On connaît les talents de M. Fruitier comme comédien. Les mélomanes l'apprécient depuis des années à la faveur de sa participation à certaines émissions de Radio-Canada. C'est également à Radio-Canada que Gilles Potvin exerce ses fonctions de conseiller musical, après avoir signé dans LE DEVOIR, durant de nombreuses années, des critiques fort appréciées. Enfin, Pierre Beauregard, journaliste de profession, est collaborateur régulier de *Digital Audio*, l'une des publications importantes dans ce domaine aux États-Unis.

C'est une petite équipe réunie autour de Jean-Pierre Coallier qui passera au peigne fin les enregistrements des interprètes et compositeurs de la francophonie mondiale, en privilégiant la production d'ici. Micheline Ricard et François Paré signeront avec le patron de CIEL-FM cette rubrique consacrée à la chansonnette qui s'enregistre en français.

Côté jazz, c'est le domaine de Serge Truffaut, journaliste à la section économique du DEVOIR, un habitué du CAHIER DU SAMEDI. Deux nouveaux venus pour faire découvrir les richesses du rock et de la

Que le spectacle continue!

Assis dans votre fauteuil, vous assistez à une performance unique, inscrite à jamais sur un disque laser. La pureté du son et la vérité du rendu vous émeuvent d'une façon dont seul ce média est capable...

DENON

TOUT NOUVEAU!

DCD-1400

- Volume télécommandé
- Double convertisseur digital / analogue
- Quadruple échantillonnage
- Sorties digitales (fibre optique)
- Prêt pour disques 3 pouces
- Sonorité louangée par pratiquement tous les critiques

DENON

DCD-600

- Télécommandé
- Programmable
- Fonction "Repeat"
- La solution budget pour une sonorité Denon.

ESPRIT

CDP-605-ESD

- Quadruple échantillonnage
- Double conversion numérique / analogue
- Lecture ordre aléatoire
- Circuit logique assurant une lecture littéralement à toute épreuve.
- Très grande stabilité du traîneau

SONY

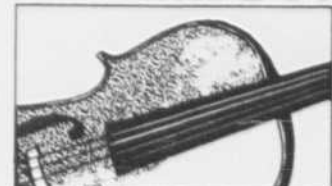
CDP-35

- Programmable
- Triple rayon laser
- La solution budget à un lecteur laser Sony

Ummoulin

Montréal: 8390 ST-HUBERT (Sud de Métropolitain) 388-4777/1122

Laval: 1599 Autoroute 4-40 ouest 745-3322



en quelques notes



MEDELSSOHN Concerto de violon en mi mineur et autres *Nadja Salerno-Sonnenberg*, violon — *New York Chamber Symphony*, dir. Gerard Schwarz EMI Angel CDC-7 49276 2 — DDD — ****

À son tour, Angel nous offre sa jeune prodige de l'archet, l'étonnante Nadja Salerno-Sonnenberg. Après une interprétation toute en finesse du concerto, elle bifurque avec succès vers les pièces de bravoure les plus populaires (*Havaneise* et *Rondo capriccioso* de Saint-Saëns) pour nous quitter, pleine d'émotion, sur la « Méditation » de Thaïs de Massenet. Enchantement assuré !

BACH L'Art de la fugue *Canadian Brass* CBS Masterworks MK 44501 — DDD — ****

C'est à la mémoire de Glenn Gould que le populaire quintette de cuivres dédie ce remarquable arrangement de l'œuvre par excellence de « musique théorique » devenue le testament musical de Jean-Sébastien Bach. Une heure de sérénité au pays de la perfection... Un essentiel de la discographie, au côté des Goldberg de Gould !



SCHUMANN Intermezzi op.4, Fantasiestücke op.111 et Fantaisie op.17 *Céline Hugonnard-Roche*, Quantum QM 6893 (Dist. Editions du Levain) — DDD — ****

Une jeune interprète française décorée avec finesse et recueillement la période la plus productive de Robert Schumann. Les *Intermezzi* brillent de tous leurs feux et la *Fantaisie* atteint de sommets d'émotion rarement atteints, sauf au cours des très grandes interprétations.

THE ACADEMY PLAYS OPERA Extraits d'opéras sans paroles (*Aida*, *Butterfly*, *Rigoletto*, *Academy of St. Martin-in-the-Fields*, dir. Sir Neville Marriner EMI Angel CDC 7 49552 2 — DDD — ***

Dans la meilleure tradition des « Boston Pops », à l'époque où ils étaient apprentis à la sauce Fiedler, l'Academy nous offre ici un pot-pourri relaxant des grands airs d'opéra. Ici, les ondes Martenot, la guitare, le basseton ou le cymbalum remplacent les Pavarotti, Te Kanawa, von Stade et autres Lucia Popp.



ALBRECHTSBERGER Concerto pour orgue et orch. Partita pour harpe, Concerto de flûte de Hoffmeister *Orchestre de chambre de la Philhar. Budapest*, dir. Frigyes Sándor Hungaroton « White Label » HRC 061 — ADD — ****

À \$10 et frôlant les 70 minutes, ce superbe petit disque affiche un rapport qualité-prix exceptionnel, comme c'est généralement le cas des produits de la collection « White Label ». Pour passer de bons moments en compagnie de petits maîtres qui n'ont rien à envier aux grands...

COUPERIN, François Troisième livre de pièces de clavecin (13e, 17e et 18e ordres) *Blandine Verlet*, clavier Astrée-Audis E 7757 (Dist. Interdisc) — DDD — ****

Un heureux retour ! À sa parution sur 33-tours, cet épisode d'interprétation magistrale de l'intégrale de Couperin enregistre par Mme Verlet à mérite le « Diapason d'or » de la revue française *Diapason*. Une d'abusson musicale et en trois dimensions brodée par une interprète respectueuse. Un véritable disque-soi !



PROKOFIEV Symphonies n° 1 « Classique » et n° 5 *Philhar. de Berlin*, dir. Herbert von Karajan-Deutsche Grammophon, « 100 Masterpieces » 423 216-2 — DDD et ADD — ****(*)

Une heure de grand Prokofiev, qui nous donne un aperçu du calibre de la collection économique lancée par Deutsche Grammophon pour célébrer le 80e anniversaire du maestro de Berlin. Une « Classique » vivante et une cinquième spectaculaire !

— Pierre Beauregard

Pour les 80 berges de Karajan : Mozart, Mozart et encore Mozart...



Pierre
BEAUREGARD

Les grandes pages

KARAJAN aux commandes de son « jet »... Karajan à la barre de son volier... Karajan sur la terrasse de son château. Karajan à Bayreuth, à Salzbourg ou à Berlin. On l'a toujours vu aux commandes de quelque chose ou de quelqu'un, cherchant à dompter les éléments, les partitions ou les personnalités. Karajan l'indomptable !

Il vient d'avoir 80 ans. Pour célébrer, oui, sans doute, mais surtout pour annoncer qu'il n'a pas du tout l'intention de s'en aller, il s'est offert Mozart. Non, pas le *Requiem*, puisqu'il n'a vraiment pas envie de mourir, mais le Mozart du retour aux sources. Le Mozart d'un chef qui, singulièrement, n'a jamais passé pour un grand mozartien...

Sur deux beaux disques compacts Deutsche Grammophon parus ces jours-ci, il prend la tête de l'Orchestre philharmonique de Berlin pour nous convier à une séance de Mozart « symphonique », somme toute à la hauteur de l'homme et de son anniversaire.

MOZART Symphonies nos 29 et 39 *Phil. de Berlin / dir. Herbert von Karajan* DG 423 374-2 — DDD

Le premier CD comprend les *Symphonies* n° 29 (en la majeur, K.201) et n° 39 (en mi bémol majeur, K.543), deux œuvres composées à 15 ans d'intervalle par Wolfgang Amadeus Mozart.

Le compositeur était âgé de 17 ans et rentrait de son troisième voyage en Italie, lorsqu'il composa neuf symphonies dans un style plus « ancien » afin, paraît-il, de répondre aux goûts conservateurs de la cour et subissant peut-être l'influence de Michael Haydn.

De cette 29e à l'orchestration censément dépouillée, Herbert von Karajan nous livre une lecture qui, sans être aussi massive que certains de ses enregistrements antérieurs de Mozart, reste bien volumineuse, un



WOLFGANG AMADEUS MOZART.

peu comme les *Symphonies* de Haydn deviennent colossales et quasi victorienne sous la baguette d'un Sir Georg Solti.

L'auditeur qui, d'emblée, privilégie le Mozart, plus léger, plus aéré, généralement rendu par des formations orchestrales réduites, risque pourtant de se laisser prendre au jeu des Berlinois dont la lecture finit par passer la rampe, malgré la lourdeur un peu grossière du menuet et l'*allegro con spirito* pris trop littéralement.

Moins de dentelles légères donc, mais plus de bas-reliefs ou d'or repoussé, voilà qui contribue à une autre texture mozartienne : celle des grandeurs solennelles auxquelles von Karajan est habitué à présider.

Le genre convient nettement mieux, d'ailleurs, à la 39e *Symphonie* avec son entrée tout d'abord sinistre, puis marquée d'une solennité royale imposante accentuée par les sonneries des trompettes et au sein de laquelle Karajan nous entraîne. Comme dans un labyrinthe qui s'aère et devient plus facile à résoudre à mesure que se laisse apprivoiser la lumière glorieuse d'un finale en fête.

Pourtant, comme il nous en convainc dans le second CD, Karajan reste parfaitement capable d'une

lecture mozartienne plus légère ou plus fine, lire : moins « symphonique », dans le sens romantique du mot.

MOZART

Divertimento K. 334 — Sérénade K. 239 *Phil. de Berlin / dir. Herbert von Karajan* DG 423 375-2 — DDD et ADD

Le *Divertimento* en ré majeur, K. 334, est honoré d'une interprétation d'une grande beauté, là où l'on renoue enfin avec l'intention mozartienne. Karajan nous démontre que Berlin peut jouer Mozart et faire plaisir aux Vennois comme aux gens de Salzbourg.

Après un *Allegro* qui délimite parfaitement l'atmosphère, la légèreté si nécessaire, la subtilité des couleurs dont il ne se départira plus, le *maestro* octogénaire nous guide aimablement, presque désinvolte, à travers *Thème et Variations*, jusqu'à ce menuet auquel l'œuvre doit sa célébrité.

Ici, le naturel « symphonique » a tendance à revenir sur la pointe des pieds, mais Karajan parvient à contenir les Berlinois au cours du *Trio* pour nous laisser un beau souvenir gracieux de l'épisode.

Le bel *Adagio* commence sur une certaine tension, mais se fait bientôt chantant, comme il convient. Et le dernier enchaînement Menuet-Trio I-Menuet-Trio II-Menuet nous conduit parfaitement au *Rondo* animé.

Le concert se termine par la superbe *Sérénade* en ré majeur, K. 239 (« *Serenata notturna* »), où les solistes berlinois viennent rehausser les belles qualités concertantes de l'œuvre, alors que le *tutti* orchestral de la formation fournit une toile de fond à la hauteur. Un bien beau compact qui nous prépare parfaitement au voyage à Vienne, où, dans le sillage de ses remarquables performances récentes avec la pianiste Martha Argerich, le violoniste Gidon Kremer achève son propre cycle Mozart, sous la baguette de Nikolaus Harnoncourt, le musicologue restaurateur des vieux répertoires, à la tête de la Philharmonique.

MOZART

Concertos pour violon et orch. nos 4 et 5

Gidon Kremer — Phil. de Vienne / dir. Nikolaus Harnoncourt DG 423 107-2 — DDD

Sur ce disque compact, il interprète avec allégresse les *Concertos* pour violon et orchestre n° 4 (en ré majeur, K. 218) et n° 5 (en la majeur K. 29).

Dès les premières mesures du *Concerto* n° 4 aux ritournelles annonciatrices de la *Symphonie concertante*, Kremer nous entraîne dans la magie de sa virtuosité respectueuse du texte.

On comprend pourquoi ce concerto et le n° 5 sont les deux œuvres les plus souvent jouées en concert.



HERBERT von KARAJAN.

Bien servie par Harnoncourt, cet accompagnateur qui connaît à fond son instrument, la sensibilité peu commune de l'interprète fait ressortir les superbes qualités lyriques de l'*Andante cantabile*. Et vivement le *Rondeau* au motif de broderie multicolore !

Le *Concerto* n° 5 s'amorce sur le ton d'une grande ouverture à la Mozart qui déferle inexorablement vers un *Andante* mouvant, où Gidon Kremer donne encore le meilleur de lui-même avant de nous tirer sa révérence sur un *Rondeau* articulé comme un menuet.

Cette remarquable performance constitue le point final d'une série de grands enregistrements au cours desquels Kremer a produit l'intégrale des *Sonates* pour violon et piano et celle des *Concertos* pour violon et orchestre.

Carmina burana, cette création du Moyen âge qui parle au XXe siècle

Lausanne, dir. Michel Corboz ERATO « Bonsai », ECD 55002

La même œuvre de Vivaldi est aussi disponible avec le *Magnificat* BWV 243 de Bach, dans une interprétation de l'Ensemble vocal de Lausanne et de l'Ensemble instrumental de la même ville, direction Michel Corboz dans la collection économique Bonsai d'Érato. Dans l'ensemble, cet enregistrement qui remonte à 1974 demeure encore digne d'intérêt, notamment par la présence de deux chanteurs qui ont grandement fait leur marque depuis : le ténor Anthony Rolfe-Johnson et la basse José van Dam. Le disque comprend aussi



ALAIN LOMBARD.

un court *Kyrie* de Vivaldi. En dépit des mérites de ce dernier enregistrement, celui de Trevor Pinnock demeure le plus recommandable.

ORFF

Carmina Burana Auger, van Kesteren, Summers *Philharmonia / dir. Riccardo Muti* EMI CDC 7 471002 — DDD

La version de Riccardo Muti sur EMI Angel avec l'orchestre Philharmonia remonte à 1980 et sa parution sur disque compact met encore plus en relief une interprétation vocale et instrumentale de premier ordre. On doit également souligner l'apport des trois solistes, à savoir le soprano américain Ariele Auger, le ténor John van Kesteren (connu ici par ses fréquents engagements à l'OSM au temps de Franz-Paul Decker, curieusement identifié ici comme baryton) et Jonathan Summers, baryton (ici identifié comme ténor).

ANON

Carmina Burana Vol. I et II *Studio der Fruken Musik / dir. Thomas Brinkley* Teldec « Reference » 8.43775 et 8.44012 — AAD

Ceux qui s'intéressent aux origines médiévales du texte choisi par Carl Orff voudront sans doute posséder les deux disques compacts parus dans la collection économique Das Alte Werk : « Reference » de Teldec qui regroupent 34 des *lieder*, 21 dans le premier et 13 dans le second. Comme le manuscrit original des *Carmina burana* en compte quelque 400, on peut supposer que d'autres sélections de cette importante collection allemande du XIIIe siècle viendront s'ajouter. Pour l'instant, on ne peut que féliciter l'initiative de Teldec de même que les interprètes, en l'occurrence le *Studio der Frühen Musik* et son directeur Thomas Brinkley.

VIVALDI

Gloria, Kyrie, (+ *Magnificat*, de J.S. Bach)



Gilles
POTVIN

Des voix à la ronde

Ce goût de l'exotisme qui a pénétré l'Europe à la fin du XIXe siècle, stimulé par les récits d'explorateurs et les écrits d'auteurs comme Jules Verne et Pierre Loti, s'est aussi fait sentir au théâtre lyrique avec des œuvres comme *Madama Butterfly* de Puccini, un réel chef-d'œuvre, et d'autres de moindre importance comme *Madame Chrysanthe*, d'André Messager, et *Lakmé*, de Delibes. Ce dernier ouvrage a connu longtemps une certaine vogue, surtout quand il se trouvait des sopranos légers capables de briller dans le rôle titre, en particulier une Lily Pons ou une Mado Robin.

Par la suite, c'est Mady Mesplé qui prit la relève et son enregistrement, réalisé à la fin de 1970 avec le ténor Charles Burles, paraît maintenant en un coffret de deux disques compacts Angel. La basse Roger Soyer tient le rôle de Nilakantha et l'orchestre et les chœurs du théâtre national de l'Opéra-Comique sont sous la direction d'Alain Lombard.

Même si Mady Mesplé ne se situe pas au niveau de l'illustre et légendaire Mado Robin pour ce qui est de la justesse et de l'agilité dans l'aigu, sa prestation est fort valable et son « Air des clochettes » est plus qu'acceptable. De cette distribution entièrement française, qui rappelle les beaux jours de l'Opéra-Comique, se détachent la basse noble de Roger Soyer et le ténor Charles Burles, suffisamment vaillant et dramatique

dans le rôle de Gérard, malgré un aigu parfois un peu serré. L'enregistrement est, au plan technique, d'une excellente qualité. La direction d'Alain Lombard, subtile et colorée, contribue pour beaucoup à l'atmosphère et à l'unité de style.

POUR N'ACHETER QUE LE MEILLEUR

vous n'avez pas besoin d'être un expert chez

Audio Club

- Une écoute sonore réaliste dans un contexte similaire au vôtre.
- Des informations et des conseils donnés par une équipe professionnelle.
- Service d'installation à domicile.
- Service après vente complet.
- Optimisation de vos appareils dans notre laboratoire

À LA MESURE DE VOS ASPIRATIONS!

Chaîne complète à partir de 1 200,00 \$
AUDIO CLUB
HAUTE FIDÉLITÉ
1675, St-Hubert, Montréal
Tél.: 526-4496

Le Concertgebouw célèbre ses 100 ans à Amsterdam

AMSTERDAM (AFP) — Le Concertgebouw d'Amsterdam, l'une des trois meilleures salles de concert du monde, fête récemment ses 100 ans.

Depuis son inauguration le 11 avril 1888, on ne compte plus les chefs, les voix sublimes et les virtuoses qui se sont succédé sur sa scène, de Maria Callas à Jessye Norman, d'Artur Schnabel à Ivo Pogorelich.

Artistes et public, tout le monde reconnaît au Concertgebouw une qualité acoustique comparable à celle du *Grosser Musikvereinsaal* de Vienne et du *Symphony Hall* de Boston.

La célébration officielle du centenaire a eu lieu avec l'exécution par 500 musiciens et chanteurs de la huitième *Symphonie* de Gustav Mahler, sous la direction de Bernard Haitink qui quitte ce lieu de prédilection pour le Covent Garden de Londres.

L'Italien Riccardo Chailly lui succédera. Il sera le premier chef d'orchestre étranger au pupitre de la formation d'Amsterdam, qui, en 100 ans,

n'en a vu défiler que quatre avant lui.

Il y a cinq ans, on avait craint que le centenaire ne puisse jamais être célébré. Des entrepreneurs avaient, en effet, constaté que l'édifice était menacé d'effondrement à brève échéance. Quelque 2,000 pieux de bois pourri réclamaient une intervention immédiate pour préserver la sécurité des 500,000 spectateurs annuels.

En juin 1986, 300 pieux de fondation en béton supportaient « solidement » les 10,000 tonnes du bâtiment. Les concerts se sont poursuivis durant les travaux, ce qui a été considéré comme un véritable exploit.

On a déblayé 15,000 m³ de terre pour planter les pieux à l'aide des techniques les plus avancées et aménager des locaux souterrains. Ceux-ci ont permis, avec la construction d'une aile latérale en verre, d'accroître de 50 % l'espace disponible dans l'édifice néo-classique, sans toucher à ses qualités sonores. Maître Peutz, acousticien attitré du Concertgebouw, y a veillé.

LE PLAISIR
DES
SONS

La décennie qui refuse de mourir

Philippe
ZELLER

L'âge du rock

LES SIXTIES. À la fois si lointaines et si proches. Source d'inspiration intarissable, que l'on en soit issu ou non.

L'influence qu'exercent les années 60 sur notre époque semble énorme. En rock, s'entend. Les rééditions d'albums de la décennie se multiplient et s'arrachent, tandis que les artistes rescapés de celle-ci déclarent coffres pleins. Quant aux jeunes loups, les Sixties leur apparaissent souvent comme le meilleur raccourci vers la gloire, du moins la respectabilité.

THE BEATLES

Past Masters — Volume One
Past Masters — Volume Two
Parlophone CDP 7 90043 2
Parlophone CDP 7 90044 2

Lorsqu'on évoque les années 60, le premier groupe qui vient à l'esprit est sans aucun doute les Beatles. Ces derniers ont, en effet, marqué leur époque d'un sceau indélébile, tant du point de vue musical que social. L'impact du célèbre quatuor semble toujours aussi vif, à en juger par le succès remporté par les 13 premiers CD — l'intégrale du catalogue britannique — largués sur le marché ces 15 derniers mois.

Dernières parutions, ces deux Past Masters qui regroupent toutes les pièces ne figurant pas sur les albums originaux du groupe. Il ne s'agit toutefois pas de pièces rejetées mais bien, pour l'essentiel, de faces A et B de 45-tours, dont la plupart ont régné au sommet des palmarès mondiaux.

Seuls quelques morceaux relèvent d'un intérêt purement anecdotique : les « Komm, gib mir deine Hand » et « Sie liebte dich » — versions allemandes de « I Want to Hold Your Hand » et de « She Loves You » ; « The Inner Light » et « You Know My Name (Look up the Number) », que seul le « beatlemaniaque » trouvera intéressantes. Mais pour ce qui est du reste...

**TINA TURNER**

Tout d'abord, « Love Me Do », « From Me to You », « She Loves You » et « I Feel Fine », petites merveilles pop-rock, ont accéléré le passage de cette forme de musique au stade de phénomène. Les « Fab Four » s'imposent rapidement comme des auteurs-compositeurs hors pair de standards d'une simplicité et d'une originalité étonnantes, mais également de ballades mielleuses ou tourmentées comme seuls McCartney et Lennon en ont eu le secret (« This Boy », « Yes it Is », « Hey Jude », « Let it Be »).

C'étaient ces classiques, quelques brûlots indispensables, « I'm Down » (respectueusement repris par Aerosmith dans leur Permanent Vacation), « She's a Woman », « Paperback Writer » et « Revolution », pour ne nommer que ceux-là, sont ici pour rappeler, s'il en était besoin, que les Beatles étaient avant tout des rockers, issus d'une des villes les plus dures d'Angleterre, Liverpool, et ayant effectué leur apprentissage dans les bars enfumés du pendant germanique de celle-ci : Hambourg. En témoignent également « Long Tall Sally », « Slow Down » et « Matchbox », tous rescapés de leur répertoire pré-beatlemania.

En fait, il apparaît vain d'épiloguer sur les mérites musicaux de John, Paul, George et Ringo. Seul doute persistant : comment leurs morceaux sont-ils rendus en compact ?

Curieusement, le laser n'exerce pas le même effet sur les pièces, la clarté du procédé donnant à certaines d'entre elles un surplus de punch et d'énergie mais privant d'autres de leur magie initiale. On est donc passé le feedback révolutionnaire de l'introduction de « I Feel Fine », « She's a Woman »

est également privé de ses couilles, le son étant plus propre, les instruments plus distincts et l'écho de la guitare presque effacé. Son côté brouillon original en moins, la pièce perd ce charme qui se voulait tout simplement le reflet d'une époque folle.

Le lifting laser s'avère, néanmoins, salutaire à d'autres morceaux, le coup de balai passé sur l'imprécision du mixage assurant une écoute plus agréable.

Cet aspect est très apparent au niveau des « covers » de vieux classiques (« Matchbox » et « Slow Down »), la clarté sonore permettant d'apprécier la parfaite assimilation par les Beatles de leurs racines musicales.

Vous saurez enfin apprécier « Revolution », dont la violence prend toute son ampleur en CD, et « Lady Madonna », qui sonne enfin comme McCartney le souhaitait sûrement.

Les deux CD, chacun offrant 18 et 15 pièces, sont disponibles séparément. Indispensables.

TINA TURNER

Tina Live in Europe
Capitol CDP 7 90127 2
Capitol CDP 7 90128 2

Expliquant qu'elle n'a jamais désiré être chanteuse toute sa vie, Tina Turner a récemment annoncé son intention de cesser les tournées. Because le cinéma.

Dommage. C'est sur scène que cette tigresse de 48 ans prend toute sa dimension, tant par la puissance de sa voix que par ses déhanchements inspirés.

Tina Live in Europe démontre qu'Annie Mae Bullock demeure une bête de scène, même après plus de 30 ans de carrière, une carrière entamée en 1956 mais qui prendra son envol au milieu de la décennie suivante.

Apparemment, cette époque charnière colle encore à la peau de la chanteuse qui, tout comme il y a 20 ans, chante « Land of 1000 Dances », « River Deep, Mountain High » et « Nutbush City Limits ». De cette période sont également repris le « Proud Mary » de CCR et le « Help » des Beatles (tiens, tiens...).

Tina ne cède toutefois pas entièrement à la nostalgie, la première section de son show étant consacrée à ses plus récents hits, issus des albums « Private Dancer » et « Break Every Rule ».

Tout au long des 28 pièces de ce double compact, Turner est bien appuyée par un groupe qui, sans livrer une performance lumineuse, s'ajuste bien aux différents climats des morceaux et a la présence d'esprit de laisser toute la place à la voix de la patronne.

En prime, les apparitions successives de Robert Cray, Eric Clapton, David Bowie et Bryan Adams, tous heureux de rendre publiquement hommage à la dame. En guise d'adieux ?

THE SMITHEREENS

Green Thoughts
Enigma-Capitol CDP 7 48375 2

« Only a Memory » entame les festivités par un feedback vengeur. D'entrée, la couleur est annoncée : c'est de rock sans fausse prétention qu'il s'agit. Un rock fonceur qui, s'il cède parfois à la mélancolie, demeure franc et direct.

La guitare tient le haut du pavé, les morceaux étant charcutés à coups de Rickenbacker. La section rythmique, quant à elle, est implacable. Pur plomb.

Second clou enfoncé, « House We Used to Live in » poursuit dans la même veine, sur un tempo légèrement plus vif. Les riffs sont plaqués façon Kinks, de même que les refrains rappelant une horde de hooligans saccageant un stade belge.



Les Beatles à leur sommet.

Photo AP

Les Smithereens décident alors de réduire d'un cran la folie, comme désireux de ne pas s'essouffler avant terme. Et « Something New » révèle une autre de leurs facettes. Cette ballade purement britannique fait immédiatement penser au « Stop your Sobbing » des Kinks. Le son est résolument Beatles cuvée 65 et Pat Dinizio se fend de vocaux à la Costello.

Kinks, Beatles, Costello. Vous aurez compris que les Smithereens puisent leur inspiration de l'autre côté de l'Atlantique et plus particulièrement dans le passé. Même le verso

de la pochette se veut un clin d'oeil à celle de Please Please Me, premier trenten des « Fab Four ».

Néanmoins, les Smithereens, aussi influencés soient-ils par le son britannique, sont pourtant Américains, comme en témoigne l'héritage des Beach Boys (« If the Sun Don't Shine ») et des Byrds (la Ricky 12 cordes) planant tout au long de l'album.

Américains et aussi contemporains. Un groupe doté d'une personnalité propre qui ne devrait que se préciser au cours des prochains albums. À suivre.

SONY

ENSEMBLE AUDIO modèle SEN-270

- Amplificateur (160 watts total) • Syntonisateur numérique
- Égalisateur graphique à 5 bandes • Table tournante semi-automatique
- Magnétocassette double • Haut-parleurs 3 voies • Base en sus

899.95

ÉPARGNEZ 100.00\$

FISHER

ENSEMBLE AUDIO modèle ACS-8804

- Télécommande • Syntonisateur, amplificateur stéréo (200W.TOT.)
- Magnétocassette double • Table tournante semi-automatique
- Égalisateur intégré • Haut-parleurs 3 voies • Base en sus

999.00

ÉPARGNEZ 100.00\$

CES SPÉCIAUX SONT DISPONIBLES À NOS 145 MAGASINS

SUPERMAGASIN PRINCIPAL

6245 est, boul Métropolitain

(sortie Langelier)

328-1417

ATLANTIQUE IMAGE ET SON

VIVONS L'ÉLECTRONIQUE ENSEMBLE

INFORMEZ-VOUS SUR NOTRE CRÉDIT MAISON

LES MEILLEURS PRIX
LE MEILLEUR CHOIX
LE MEILLEUR SERVICE

145 MAGASINS UN POUVOIR D'ACHAT INCROYABLE!

SI VOUS TROUVEZ MOINS CHER NOUS VOUS REMBOURSONS LA DIFFÉRENCE... **+10%** CHEZ ATLANTIQUE LE MEILLEUR PRIX, GARANTI!

* POLITIQUE EN MAGASIN

LE PLAISIR
DES
SONS

L'émerveillement de Leclerc et la magie de la technique

**François PARÉ**
Jean-Pierre COALLIER
Micheline RICARD

En français

**CHANSONS DANS LA MÉMOIRE
LONGTEMPS**
volumes 1 et 2
Amplitude CHCD-3001
Amplitude CHCD-3002**MOI MES SOULIERS**
Philips 822 995-2**MON FILS**
Amplitude CHCD-3004

JE VIENS de faire le grand saut. J'ai enfin acheté ma table au laser. Et depuis, je me pose des questions qui me laissent perplexe : faut-il acheter toutes les nouveautés disponibles ? Vaut-il mieux se tourner vers des copies audionumériques de disques qui m'ont toujours été indispensables ? Si j'ai \$30 en poche, quelle est la façon la plus sensée de les utiliser, pour que cette nouvelle discothèque soit autre chose qu'un

ramassis hétéroclite de béguins éphémères déjà assouvis et depuis longtemps évanouis ? Ce billet tente de répondre, tant bien que mal, à ces questions pour le moins embêtantes...

Pour une quarantaine de dollars, vous ajouterez à votre collection deux disques tout à fait essentiels. En effet, la maison Amplitude vient de lancer sur le marché les *Chansons dans la mémoire longtemps* de Félix Leclerc, parues en 1979. À l'époque, on pouvait obtenir les trois microsillons séparément, ou dans un coffret. C'étaient de très beaux disques, d'une exquise fragilité : la voix et la guitare de Félix entourées d'arrangements délicats et dépouillés de François Dompière les rendaient extrêmement vulnérables, susceptibles d'être irrémédiablement abîmés à la moindre maladresse. De les savoir désormais disponibles en compact, donc, à toutes fins utiles, indestructibles rassurera les gaffeurs-nés

et autres malhabiles, dont je suis. Il ne manque aucune chanson des enregistrements originaux ; le premier volume présente les trois premières faces des microsillons, et le deuxième volume les trois dernières. On a respecté l'enchaînement original des chansons avec les égards dus justement aux chefs-d'œuvre.

Il existe également, en importation toutefois, un compact baptisé *Moi, mes souliers* sur étiquette Philips, qui vous propose 20 des 30 *Chansons dans la mémoire longtemps*, auxquelles on a ajouté *Le tour de l'île*, par ailleurs introuvable en version audionumérique. Le prix d'un compact importé équivalait presque à celui de deux disques laser fabriqués ici, je vous laisse choisir. Cela dit, le plus sage me semble d'acheter les *Chansons* dans leur impeccable intégralité, et de courir le risque qu'un beau jour tout le disque sur lequel se trouvait *Le tour de l'île* soit disponible en compact. Et ce n'est pas un rêve impossible puisqu'un autre microsillon de Félix, *Mon fils*, est maintenant disponible au laser, toujours grâce à la maison Amplitude, à qui on ne dira jamais assez merci. Pour moi, *Mon fils*, c'est le plus beau disque de Félix, c'est le plus beau d'ici, point à la ligne. Ce microsillon, Félix l'a enregistré dans la foulée de la victoire du Parti québécois, au moment où notre fierté nationale atteignait une intensité telle qu'aujourd'hui on se demande si on n'a pas rêvé. On sent qu'avec ce disque, Félix constatait, tout joyeux, qu'il s'était peut-être trompé le jour où il avait écrit, dans le *Calepin d'un flâneur* : « Je suis du pays des prologues et ne connaîtra jamais les cinq actes. » Autant les *Chansons* proposent des textes et des musiques dépouillés jusqu'à l'os, autant *Mon fils* étourdit par l'exubérance de ses arrangements, exalte par la sève de son propos, étonne par la myriade d'artistes d'ici qui y ont participé, apaise et séduit par le sentiment de plénitude et d'accomplissement dans lequel il baigne. En naissant, chacun se voit accorder par le destin son compte d'états de grâce, et ce disque est un des miens. Enregistrées sans aucun souci des modes, ces merveilles ne peuvent vieillir, et le recul des ans met en relief leur grandeur et leur profonde humanité.



Une maison « vénérable » qui parie... et gagne rapidement

FRANÇOISE GENEST

EN 1984, Rosaire Jr Archambault assiste, tout comme de nombreux discaires et promoteurs, au lancement du disque compact, orchestré par Polygram. Emballé par le produit, il rentre chez Archambault musique et lance le mot d'ordre : « Acheter et importer tous les titres disponibles en version numérique. »

La clientèle du discaire avait toujours fait preuve d'avant-gardisme ; cette fois, c'est la maison qui prenait les devants. On a donc fait des pieds et des mains pour se procurer un des premiers lecteurs numériques, qu'on a payé au prix d'or de \$1,100 à l'époque. Cette nouvelle boîte à musique de l'ère spatiale, avec son faisceau de lumière laser, devait fasciner clients et employés. Une fois le premier étonnement et la première année passés, le pari était gagné et la clientèle conquise.

Tant et si bien qu'au cours des derniers mois, il est sorti environ 55,000 disques compacts des tablettes d'Archambault musique, soit près de 40 % des ventes totales. Une augmentation de 8 % sur l'année précédente et la courbe continue de monter.

Bien que supérieurs à la moyenne québécoise des ventes de disques au laser, ces chiffres n'ont rien de surprenant pour la direction d'Archambault, habituée depuis près d'un siècle à une clientèle presque toujours en avance sur le marché et avide de nouveautés. Avec une clientèle composée majoritairement de mélomanes ou amateurs avertis, ce virage numérique était donc à prévoir.

« Nous rejoignons une clientèle un peu particulière qui, malgré le prix élevé des premiers équipements, n'a pas hésité à se convertir au laser. D'ailleurs, même si le prix des lecteurs a diminué, il faut tout de même être un peu mélomane pour troquer une bonne table tournante et une collection de disques de vinyle, pour obtenir un meilleur son avec le laser. Je crois, en fait, que pour l'instant, le taux de pénétration des appareils n'est pas encore suffisant pour que l'ensemble du marché québécois monte radicalement », explique M. Archambault.

Et le prix du disque ? « Au début, les clients étaient surpris, mais finalement, cela n'a pas empêché les disques de se vendre. Évidemment, on pourrait souhaiter que les prix descendent au-dessous de \$20, mais je ne suis pas certain que les compagnies vont réellement abaisser leurs prix, ni que les consommateurs vont continuer de résister », commente Claude Ménard, directeur des ventes de disques au détail.

Au programme : classique, chanson francophone et jazz

Le virage numérique se fit classi-

que, à ses débuts du moins. Chez Archambault, les titres classiques représentaient 80 % de l'inventaire du disque compact au cours de la première année. Un virage si bien amorcé qu'aujourd'hui, l'étage réservé à la musique classique est entièrement tapissé de disques au laser, le disque noir ayant pratiquement disparu des tablettes.

« Nous n'importons plus de musique classique sur disque noir et, de toute façon, pratiquement toutes les nouveautés ne sortent qu'en version numérique et c'est ce que nos clients nous réclament », confirme M. Archambault.

Tout de suite après la musique classique, ce sont les titres franco-

phones sur laser qui recueillent la faveur de la clientèle. « Pas seulement les importations, bien qu'à ce niveau nous soyons à la fine pointe, mais aussi les titres québécois, qui ne sont d'ailleurs disponibles que depuis un an seulement », précise M. Ménard.

Également au menu des préférences : le jazz. Puis, finalement et inévitablement, les gros « canons » américains.

Et l'avenir ? « Évidemment, il reste quelques résistances au niveau du grand public, mais le mouvement est irréversible vers le compact et, d'ici quelques années, on devrait assister à la disparition du disque de vinyle », conclut M. Archambault.



Photo Jacques Jalliet

C'est à la suite d'un véritable coup de foudre, en 1984, que Rosaire Archambault a imprimé au magasin du même nom le virage technologique en faveur du nouveau disque compact.

Et demain, le CD pour faire ses propres enregistrements

OTTAWA (PC) — Pour les mordus de la musique, cette petite merveille qu'est le *compact disc* ne présentait qu'un ennui : on ne pouvait pas l'utiliser pour enregistrer.

Grâce à une nouvelle technologie, l'entreprise texane Tandy Corp. a comblé ce handicap.

Personne ne prévoyait de progrès technologique pour le CD avant le début des années 1990. Pourtant, dans un an et demi, il sera vraisemblablement possible d'acheter des CD vierges que Tandy prévoit vendre autour de \$15 US.

Avec un nouveau lecteur pouvant coûter moins de \$500 US, les amateurs de musique pourront enregistrer sur leurs CD, les écouter, les effacer et les utiliser pour un nouvel enregistrement. D'ici une couple d'années, l'appareil et le disque pourront aussi servir à emmagasiner des

renseignements informatisés.

Jusqu'ici, le CD avait un compétiteur véritable, le DAT (ruban audionumérique), offrant des enregistrements d'aussi haute qualité que le CD mais pouvant être acheté vierge et être effacé ou réutilisé à volonté.

Le CD et le DAT ont en commun la qualité de ne présenter aucune distorsion.

La découverte de Tandy a suscité la surprise, sinon un choc, chez les autres fabricants de CD et au sein de l'industrie du disque au Canada et aux États-Unis.

Merveilleux, a déclaré un représentant de Sony of Canada Ltd en apprenant la nouvelle. Depuis quelques années, a-t-il ajouté, Sony et les autres fabricants de CD cherchaient à mettre au point une telle technologie.

Étonnement, charme et sensualité !!!

PAOLO CONTE EN CONCERT
Textes et musique : Paolo Conte;
traduction française du livret :
François-Xavier Binnendyk
LDC 6020 CM 201 (\$23.98
environ).

AGUAPLANO
Textes et musique : Paolo Conte;
traduction française du livret :
Monique Malfatto.
LCX6069/70 - CM 221X2

LE PETIT tiroir a tendu la main et je lui ai présenté une délicate surface ronde aux reflets d'argent sur laquelle on pouvait lire *Paolo Conte, en concert*. Et alors, les notes de musique se sont mises à danser en même temps que mes souvenirs...

La première fois que j'ai vu Paolo Conte, j'ai trouvé que tout était long chez lui : le visage, le nez, les bras, les doigts, les jambes, les pieds... la décence me demandait d'arrêter ici mon énumération !!! Long et sombre !

En arrivant sur scène, Paolo s'est dirigé vers son piano, s'est assis et a croisé les jambes, comme s'il voulait se moquer des pédales ! Il s'est mis à jouer... et à chanter ! On aurait dit des onomatopées ! Mais c'était magique ! Le miracle se produisait doucement...

Voilà ce que je revivais en écoutant le premier disque compact de Paolo Conte. Paolo Conte, c'est essentiellement un *climat* ! Ça ne ressemble à rien ! Tant sur le plan des mélodies que des arrangements. Un peu rétro, un peu jazzé, avec ce petit quelque chose d'exotique. Chez Paolo Conte, tout est réglé au quart de tour ! Rien n'est laissé au hasard !

Et la magie du rayon laser m'offre ces gerbes d'émotions, de rêves et d'interdits que Paolo m'avait cachées...



Des textes truffés d'humour et de sensualité : « Toi et moi je ne sais plus que nous avoir présentés, C'a été un taxi, plus un téléphone, plus une place... Toi et moi vautrés d'amour dans une chambre avec autour de nous, la pluie, la pluie, la pluie... » (extrait de *Parigi*)

Et, depuis quelques semaines, un autre disque compact, double, est arrivé chez les discaires qui font de l'importation : *Aguaplano*. Toujours le même climat ! Truffé de sensualité et d'humour. Un son impeccable, des textes remplis d'images et de promesses...

Il faut savoir que, dans quelques semaines, une partie d'*Aguaplano* sortira en copie canadienne et son prix sera alors de \$23.98 environ.

Paolo Conte, pour le charme et une certaine sensualité !

ARCHAMBAULT DISQUES COMPACTS EN SPÉCIAL JUSQU'AU 21 MAI

DISQUES COMPACTS CLASSIQUES HUNGAROTON (Importés de Hongrie)

9.99

STRAUSS : Don Quichote. Orch. de Hongrie, J. Ferencsik, dir.	HAYDN : Symphonies nos. 92 et 101. Orch. de Hongrie, E. Lukacs, dir.	MOZART : Trio divertimento, KV-563. D. Kovacs, G. Nemeth, E. Banda.	CHOPIN : Concerti pour piano nos. 1 et 2. S. Falvai, piano. Orch. Phil. Budapest — A. Korodi.
VIVALDI : Stabat Mater — K. Takacs, mezzo-soprano. Orch. de Hongrie, F. Szekeres, dir.	MAHLER : Des Knaben Wunderhorn. E. Andor, I. Gati, Orch. Symph. Budapest, G. Lehel, dir.	TCHAIKOVSKI : Sérénade pour cordes — Caprice italien. Orch. de Hongrie, G. Nemeth, dir.	MOZART : Sérénade no. 10, K-361. Ensemble d'instruments à vent de l'Opéra de Hongrie, E. Lukacs, dir.
HAYDN : Six sonates pour violon et alto. D. Kovacs, violon, G. Nemeth, alto.	TELEMANN : Les Quatuors parisiens, nos. 1, 3, 4, et 5. D. Kovacs, O. Nagy.	STRAUSS : Poème symphonique, op. 28. Orch. Symph. Budapest, K.I. Kobayashi, dir.	The Fitzwilliam virginal book. (extraits). K. Perlis, clavecin.

DISQUES COMPACTS CLASSIQUES RADIO-CANADA 9,99\$

(longs-jeux et cassettes 6,99\$)

Bande sonore du film "Vivaldi" Steven Staryk, violon.	Hommage à la Pavlova. Orch. Symph. de Québec, S. Streatfield, dir.	RODRIGO : Concerto d'Aranjuez. N. Kraft, guitare. Orch. Symph. Winnipeg, K. Kozumi, dir.	Ensemble Claude Gervaise. Musique au temps de Léonard de Vinci.
EMMANNO MAURO : Grands arias pour ténor.	Airs d'Opéras français et italiens. Judith Forst, mezzo-soprano. Orch. Symph. Vancouver — M. Bernardi.	MOZART : Oeuvres pour flûte et orch. Orch. Centre National des Arts, F. Mannino, dir.	LOUIS QUILICO : Grandes arias de Verdi. Orch. Symph. d'Edmonton, Uri Mayer, dir.
Grands Duos d'amour de l'Opéra français. Lyne Fortin, R. Margison — Orch. Symph. Québec, S. Streatfield, dir.	BACH : Concerti pour piano BWV-1052, 1053 et 1056. Orch. R-Canada de Vancouver, M. Bernardi, dir. Angela Hewitt, piano.	Musique française pour flûte et piano. André-Gilles et Mario Duchemin.	Festival Baroque. Bach — Purcell — Handel — Monteverdi — Enns. Vocal de Lausanne, M. Corboz, dir. Orch. R-Canada de Vancouver.

ARCHAMBAULT M U S I Q U E



500 est, rue Ste-Catherine, Montréal



849-6201

COMPLEXE DESJARDINS

288-2444



À QUÉBEC: MUSIQUE D'AUTEUIL, 1055 ST-JEAN, 694-0726

LE PLAISIR
DES
SONS

L'hypothèque « Coltrane »

**Serge
TRUFFAUT**

P Jazz

EN 1964, un contingent formé par un nombre imposant de jeunes hommes en colère s'endette jusqu'au cou. Parmi eux, certains ont opté pour le long terme, convaincus qu'ils tenaient là l'affaire de toute une vie. C'est le cas, notamment, du batteur-pianiste Jack DeJohnette et, dans une moindre mesure, du saxophoniste-compositeur Steve Lacy.

Le moteur de cette activité plus musicale qu'économique avait un nom, celui de John Coltrane. De John William Coltrane qui enregistra cette année-là son désormais célèbre *A Love Supreme*. C'est à cause de



cet album, rapidement devenu un point d'ancrage influent, que ces musiciens ont contracté une hypothèque Coltrane.

Par un heureux hasard, ou plutôt par un juste retour des choses, les compagnies Impulse, ECM et Novus ont simultanément mis sur le marché des versions en CD de pièces écrites ou interprétées par Coltrane, DeJohnette et Lacy.

Du premier, on a droit, en effet, à ce fameux *A Love Supreme*. Du deuxième, on nous propose deux albums : un petit bijou réalisé en 1979 avec son groupe Special Edition, qui, faute d'avoir été baptisé d'un nom particulier, affiche le sigle ECM-111-52, ainsi que le dernier disque que DeJohnette ait enregistré pour cette marque, soit *Album Album*. Quant au troisième, Steve Lacy, l'étiquette Novus nous en présente les plus neuves compositions jouées avec l'aide de son sextette.

Lorsque, en décembre 1964, Coltrane pénètre dans les studios d'Impulse pour mettre en boîte son *A Love Supreme*, il n'en est plus au stade où l'on s'interroge, non sans angoisse, pour déterminer si oui ou non on est, pour reprendre un lieu commun, en pleine possession de son art.

La maîtrise parfaite de l'instrument, en l'occurrence le saxophone ténor, n'est plus pour lui un objectif mais un acquis sur lequel il peut désormais s'appuyer pour y intégrer ses réflexions spirituelles ou religieuses. Celles-ci sont, en effet, le sujet central de cet album qui n'est autre qu'une longue prière sonore à la gloire de Dieu, subdivisée en quatre parties : *Acknowledgement* et *Resolution* sur la face 1, *Pursuance* et *Psalm* sur la face 2.

Accompagné par une formation rythmique plus majestueuse qu'efficace — Elvin Jones à la batterie, McCoy Tyner au piano et Jimmy Garrison à la contrebasse — Coltrane va arpenter comme jamais auparavant les routes qu'il juge les plus appropriées à son périple religieux.

Cet *A Love Supreme* est un disque charnière. Un relais qui permet à Coltrane d'abandonner progressivement les aspects classiques du jazz, qu'il a explorés et utilisés avec énormément de grâce sur *Ballads*, pour rencontrer sur son chemin une matière musicale plus éclatée et dont *Ascension*, enregistré juste après *A Love Supreme*, est le point culminant.

D'un point de vue musical, et à propos de *A Love Supreme*, Coltrane a confié : « À présent, j'essaie de me libérer mélodiquement en utilisant une perspective modale. À vrai dire, Miles Davis travaillait déjà dans ce sens lorsque je faisais partie de son orchestre alors que moi, j'en étais toujours aux accords. Mais, depuis que j'ai mon propre groupe, il s'est avéré nécessaire d'utiliser ce concept modal. Tout d'abord, cela libère la section rythmique. Elle n'a plus à tenir compte d'une structure harmonique stricte. Ensuite, le soliste, lui, peut utiliser toutes les structures qu'il désire. Ainsi, la plus grande part des choses que nous faisons actuellement comporte des sections où il n'y a plus d'harmonie du tout. »

Profitant d'une cohésion rythmique dans laquelle Elvin Jones et son jeu hypnotique règne, en plus de s'appuyer sur le lyrisme du pianiste Tyner et sur les certitudes sonores du bassiste Garrison, Coltrane utilise effectivement tout ce qu'il désire.

N'étant pas dans l'obligation de se cantonner dans les contraintes musicales, Coltrane respire l'air libre et souffle ses multiples cris. Car il a beau être en pleine soupe mystico-religieuse, la sérénité n'est pas tellement de la partie. Autant la face 1 est marquée de sa présence par de longs solos où alternent lyrisme et cris, autant la face 2 est occupée par ses vieux complices, et notamment par la batterie de Jones.

Cet album a beau avoir été monté au pinacle lors de sa diffusion en 1965, la musique piégée à jamais dans le sillon est le reflet de l'identité à ce moment-là éclatée de Coltrane.

**JOHN COLTRANE**

Sur ce disque, cet artiste communie autant d'idées que ces religions qu'il a étudiées ou fréquentées.

Dans le style, son *Spiritual*, sur l'album *Live at The Vanguard*, est de loin plus convaincant. Il faut dire qu'à cette occasion, Eric Dolphy, le magicien, sifflait le blues merveilleusement dans sa clarinette basse.

À ce *A Love Supreme* sur étiquette Impulse, on accordera ★★★, parce que *Ballads* et *My Favorite Things* en méritent ★★★★★, et *Live at The Vanguard* ★★★★★.

Si Coltrane peut se vanter à juste titre d'avoir déclenché une révolution, Jack DeJohnette, superbe batteur, peut se bomber le torse et rouler les mécaniques pour avoir fait un pied de nez à l'éternel.

Son *Special Edition* (ECM-11152), c'est du ★★★★★ dans le guide Michelin des « jazzes ». C'est la tarte aux framboises exemplaire. Celle qui est parfumée avec juste ce qu'il faut de liqueur du même nom, avec les fruits disposés un à un la tête en bas, sur un lit de crème légère qu'une pâte feuilletée sans aucun excès de beurre ou de farine soutient tranquillement.

Disons que DeJohnette, en tant que batteur, est obligatoirement derrière les chaudrons. Et ce jour-là, en mars 1979, il était dans une forme resplendissante. Lui, mais également les musiciens qu'il avait conviés à son banquet, soit David Murray au saxophone ténor et à la clarinette basse, Arthur Blythe au saxophone alto, et Peter Warren à la contrebasse.

Entre l'humour de *Zoot Suite* et ses clin d'oeil à la musique de Glen Miller à la sérénité d'*India* composée par... Coltrane, de qui, d'ailleurs, on interprète aussi *Central Park West*, DeJohnette nous livre le meilleur album qu'il ait réalisé en 20 ans de vagabondages musicaux.

De son *Album Album*, le dernier enregistrement qu'il ait refilé à ECM avant de passer à Impulse, se détache surtout la pièce *New Orleans Strut*. Une composition joyeuse écrite, en hommage à son père, sur un rythme « funky ». Et puis, on soulignera également l'interprétation originale du fameux *Monk's Mood*, de Thelonious Monk, arrangé par Howard Johnson qui tient le tuba et le saxophone baryton. Pour cela, cet *Album Album* paru sur ECM, c'est du ★★★.

Bon. En ce qui concerne l'album de Steve Lacy intitulé *Momentum* sur Novus, désolé, mais quand on a entendu les galettes précédentes, on se dit que c'est du ★★. D'accord, c'est dur. Mais il y a tellement de dissonances que...

De Garfunkel à Tiffany : l'Amérique après 25 ans

UN PEU de tout pour cette première chronique : un groupe norvégien qui fait une entrée remarquée sur le marché nord-américain, une jolie frimousse qui ne cesse d'accumuler les succès, un vieux routier qui remet ça et... un ancêtre de Dirty Dancing, ou serait-ce plutôt un rival ? Bref, allons-y !

Tomboy
Back to the Beat
CBS 90768

Directement de la froide Norvège nous parvient ce groupe qui, dit-on, a



fait un malheur en Europe, ayant déjà remporté dans son propre pays le trophée de l'album de l'année. Cependant, à l'entendre, on a peine à croire qu'il puisse venir d'aussi loin, tant les influences américano-britanniques qui parsèment sa musique sont nombreuses. Des plages telles que « *People Get Moving* », par exemple, ou l'énergique « *Back to the Beat* » (!), font irrésistiblement penser aux Pointer Sisters. Par ailleurs — et ce n'est pas la moindre des choses — on croit déceler, en regardant attentivement la pochette, une vague ressemblance entre la chanteuse du groupe, Torhild Sivertsen, et cet autre « garçon manqué » d'outre-Atlantique, Annie Lennox. L'intuition ne trompe pas, car elle en a par moments la voix, étrange, mâle et cavernueuse. Plusieurs morceaux originaux, toutefois, dont « *The Heat* », avec son refrain scandé et ses magnifiques sonorités électroniques. Somme toute, de la « *dance music* » de belle facture.

**Tiffany**
Tiffany
MCA 5793**Stéphane
MICHAUD**

P Et pop ...

Seize ans, toutes ses dents et déjà trois millions de disques vendus : Tiffany est la nouvelle coqueluche des jeunes Américains. Et pour cause : comment ne pas avoir envie de se déhancher au son d'un « tube » aussi dynamique que « *I Think We're Alone Now* » ? Mais le reste de l'album en vaut-il la chandelle ? Certes, *Tiffany* est un petit bijou de studio, aux rythmes impeccables, et on reste surpris de constater qu'une aussi jeune artiste puisse être servie par une machinerie professionnelle d'une si grande qualité. Ce qui n'exclut pas certaines erreurs de jugement : à preuve, cette imbuvable version modernisée de « *I Saw Her Standing There* » des Beatles, survoltée et qui ne convient pas au style de la jeune chanteuse. Le reste, de moments tendres en moments forts, est fait pour plaire. Évidemment, tout cela dépend en bonne partie de l'attrait que peut exercer sur vous cette charmante roussette au regard fausement innocent et aux préoccupations toutes adolescentes. Pour ma part, ceci me rappelle que la coqueluche est avant tout une maladie... infantile.

**Hairspray**
MCA 6228

La pochette — superbement évocatrice — de cette bande sonore nous promet d'emblée un véritable voyage dans le temps, celui d'une Amérique enthousiaste où tout semblait plus simple, où tout était encore possible. Promesse tenue dès les premières secondes de cet album, savoureux du début jusqu'à la fin. Pour illustrer sa comédie, qui se veut un hommage aux rythmes candides du début des années 60, le réalisateur « *underground* » John Waters a effectué une sélection très personnelle — et il ne s'en cache pas — de succès poussiéreux de cette période, tantôt oubliés (« *I'm Blue* », « *Foot Stompin'* »), tantôt plus célèbres (« *Town without Pity* », « *I Wish I Were a Princess* »), à vrai dire tous plus amusants les uns que les autres. Compilation inspirée, tour à tour entraînante (« *The Bug* » avec ses vieux accords de guitare) et roman-

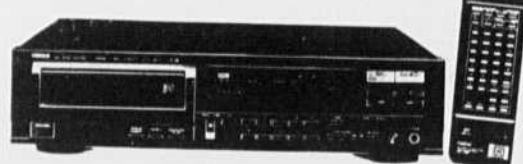
tique (« *Nothing Takes the Place of You* »), ressuscitant à elle seule toute une génération, se révélant d'une naïveté désarmante et d'une cohésion étonnante. Pour les nostalgiques et pour ceux qui, comme moi, ont commis l'erreur de naître après cette époque.

**Art Garfunkel**
Lefty
CBS 40942

Le tout nouvel album solo de Garfunkel s'avère-t-il un coup de circuit, ou une fausse balle ? C'est selon. En ce qui me concerne, j'ai toujours pensé que, sans son talentueux compère des années 60, qui formait avec lui l'une des plus belles harmonies vocales de la chanson contemporaine, Art Garfunkel en était réduit à un interprète sans consistance de ballades tout aussi inconsistantes. Cela se confirme, à mon avis, dans *Lefty*, sorte de tentative pour retrouver, à travers un regard d'adulte, la fraîcheur d'une enfance envolée. L'auditeur se voit bientôt submergé de bons sentiments : il y a décidément trop d'amour dans cet album, y compris une version remaniée du classique « *I Have a Love* » tiré de *West Side Story*, édulcorée au possible. Et pourtant, la voix est toujours aussi agréable, les arrangements, d'une richesse inhabituelle (la présence du très capable Stephen Bishop y est sans doute pour quelque chose), et la prise de son, exemplaire. De rares morceaux, tel « *King of Tonga* », d'un exotisme inattendu, séduisent et nous sortent de notre léthargie. Malgré tout, on aurait préféré plus de mordant. On ne se refait pas...

**«Phantom of the Opera»**
Polydor 831 273-2

En terminant, permettez-moi d'attirer votre attention sur ce fantastique phénomène culturel que représente *Le Fantôme de l'opéra*, que l'on joue présentement sur Broadway à guichets fermés. Un battage publicitaire monstre entoure cette production : costumes rutilants, décors extravagants, jeux de lumière spectaculaires, et j'en passe. Mais la plupart des gens ont tendance à oublier qu'il s'agit en premier lieu d'un événement MUSICAL, fort bien représenté, d'ailleurs, par un indispensable album double édité chez Polygram. En un mélange adroit de genres, où le rock côtoie allègrement des compositions d'inspiration plus classique, émeut, surprend et transporte, et constitue une expérience auditive à nulle autre pareille. L'air principal, avec ses voix d'outre-tombe et ses synthétiseurs vrombissants, n'est qu'un des nombreux exemples de l'inépuisable invention mélodique qui caractérise cette oeuvre, la plus importante d'un des musiciens les plus sous-estimés de son époque. Alors, si vous ne pouvez aller à New York, consolez-vous. Car, croyez-moi, il y a plus que l'oeil saurait voir...

Vous voulez entendre quelque chose d'incroyable?**Le nouveau système HX Electone Modulaire de Yamaha. L'instrument de musique le plus perfectionné au monde! À vous en couper le souffle!****Le nouveau
Système HX
Electone
Modulaire
de
YAMAHA****Venez
l'entendre!****VERSAILLES MUSIQUE**
Place Versailles
2e étage
351-3330 — 351-7730**LA CLEF DU SON****COMPACT
disc**
DIGITAL AUDIO**YAMAHA
AUDIO**

Beatles, Brubeck ou Beethoven, qu'importe vos goûts musicaux, nos systèmes de son seront à la hauteur de vos exigences. Vaste choix de marques et modèles de lecteur laser à partir de 299,00 \$ à plus de 1000,00 \$

**MISSION
ELECTRONIC**Vente, service, réparation: AUDIO • VIDEOS • TELE
281, Notre-Dame, Repentigny, Québec Tél.: (514) 585-1728**L'ULTIME RÉFÉRENCE****mark
evinson**EN
EXCLUSIVITÉ
CHEZ:**audio**
haute fidélité

652, St-Ignace, Québec, Québec (418) 529-6664

**Faut
LE DEVOIR
pour
le croire!**



Photo Chantal Keyser

Comment tirer parti de son installation stéréo au moment de se convertir à la technique de l'enregistrement numérique ?

Les disques C.D sont-ils vraiment de qualité égale ?

PIERRE BEAUREGARD

« NE PRENDS pas celui-là, c'est un AAD ! » Parce que, voyez-vous, tous les disques compacts ne sont pas égaux... Alors, chez le disquaire, on s'avertit parfois, entre clients : « Tant qu'à payer le gros prix pour un enregistrement, aussi bien acheter le meilleur ! »

Comme le dit et le répète la notice explicative « officielle » qui apparaît sur la dernière page de la plupart des livrets accompagnant les disques au laser, il y a trois façons d'enregistrer un compact-disc :

— **DDD** : utilisation d'un procédé d'enregistrement numérique à toutes les étapes, soit pendant la séance en studio, au cours du mixage subséquent et, enfin, au cours du montage ou de la gravure ;

— **ADD** : dans ce cas, on a utilisé un magnétophone conventionnel (analogique) au moment de la prise de son, mais le mixage et le montage final ont été réalisés sur des appareils numériques ;

— **AAD** : prise de son et mixage ont été effectués avec des appareils conventionnels, puis le tout a été constitué en « bande originale » numérique à la toute dernière étape, comme c'est le cas des repiquages de produits déjà commercialisés en 33-tours.

En principe, donc, mais seulement

en principe, le disque **DDD** « tout numérique » représente le summum de la technologie du disque compact, puisque les autres catégories d'enregistrements (**ADD** et **AAD**) constituent un compromis entre une technologie plus ancienne et un procédé beaucoup plus raffiné.

Cela dit, la réalité est la suivante : tous les disques **DDD** sont loin d'être égaux ! Tout dépend de l'art de l'ingénieur du son, des précautions prises en cours d'enregistrement. Il y a de ces CD « tout numérique » qui donnent l'impression d'avoir été enregistrés au ciel, alors que d'autres n'arrivent pas à la cheville des repiquages (**ADD** ou **AAD**) d'excellents enregistrements faits il y a 15 ou 25 ans. Sur certains de ces **DDD** censément supérieurs, on entend clairement passer des voitures pendant le mouvement lent d'un concerto, quand ce n'est pas le climatiseur du studio qui fait concurrence au bas-son !

Au surplus, le discophile qui omettra systématiquement tout ce qui n'est pas **DDD** « pure laine » se privera forcément du miracle que constitue la résurrection, sur **compact-disc**, des grands classiques des 20 dernières années, que ce soit dans le **rock**, le **pop**, le **jazz** ou le **classique**.

Il vaut donc mieux s'informer auprès de son disquaire, avant de rejeter un disque compact sur la simple foi de trois petites lettres !

Tout ce que vous n'avez jamais osé demander sur le monde du « laser »



Claude
BORDUAS

Sans-conseils

A INSI, vous feuillotez ces pages du dernier-né des grands cahiers du DEVOIR avec l'impression désagréable que, peut-être, vous êtes encore en train de manquer un bateau. Celui du disque compact...

L'idée de vous engager ainsi — après l'acquisition d'un magnétoscope et d'un four à micro-ondes — dans un troisième virage si rapproché, sur la route de la haute technologie, cela vous tracasse, n'est-ce pas ?

Pour vous aider à y voir un peu plus clair, nous avons regroupé les cinq questions les plus souvent posées par les mélomanes qui n'ont pas encore fait l'acquisition d'un lecteur au laser. Et nous leur apportons des réponses claires !

★ ★ Pour profiter du médium compact-disc, est-il nécessaire de changer toute ma chaîne stéréophonique ?

Si merveilleux soit-il, le disque compact n'est qu'un perfectionnement parmi tant d'autres de ce qu'on appelle communément la haute-fidélité — la « hi-fi », comme disent nos cousins français — une technologie qui existe comme produit de consommation courant depuis le début des années 60.

De fait, les amplificateurs ou les *ampli-tuners* (amplificateurs *hi-fi* doublés d'un récepteur FM stéréophonique) des grandes marques comme Sony, Yamaha, Pioneer, Sansui, Sanyo, Toshiba, JVC, Technics, etc., ont atteint leur maturité technologique avec l'apparition du transistor, puis du circuit imprimé et ensuite du circuit intégré, pour devenir des appareils d'une fiabilité et d'une longévité peu communes. Et, parmi les enceintes acoustiques (les haut-parleurs) d'un certain âge, nombreuses sont ces grandes « classiques », les belles « boîtes de son » aux qualités célestes des Stradivarius qui font l'orgueil de leur propriétaire... Ce qui fait que votre chaîne stéréo d'il y a 10 ou 20 ans reste probablement tout à fait respectable si elle parvient tant soit peu à remplir encore l'office que l'on attendait d'elle le jour où on l'a installée dans le living-room : c'est-à-dire reproduire le plus fidèlement et agréablement possibles les sons dans la gamme des fréquences de 20 herz (20 cycles par seconde) à 20 kilohertz (20.000 cycles par seconde). Cette norme de 20Hz à 20kHz ne date d'ailleurs pas d'hier, faut-il le rappeler, puisqu'elle a été édictée, en même temps que les autres canons de la haute-fidélité, au cours des années 40, bien avant l'apparition de la stéréophonie...

Souvent, le rajeunissement d'un appareil d'un certain âge ne tiendra

qu'au nettoyage à peu de frais par un technicien compétent des divers commutateurs ou potentiomètres (vos contrôles de volume, de graves et d'aiguës) et des contacts des prises des haut-parleurs et des accessoires. Ce traitement suffira dans la majorité des cas à faire disparaître ces parasites intermittents apparus au cours des ans, redonnant ainsi aux composantes leur pureté sonore d'origine.

Somme toute, la réponse ultime à la question du remplacement de votre système de son ne dépendra que de votre appréciation de ses qualités et non de l'ajout d'un maillon à cette chaîne. Si cette sonorité vous plaît toujours (quand vous écoutez un concert sur FM ou un 33-tours en bon état, par exemple), elle vous comblera certainement au moment de l'écoute d'un disque au laser... Voilà donc quelques centaines de dollars d'épargnés !

★ ★ Le branchement d'un lecteur au laser est-il bien compliqué ?

Pas plus, certainement, que ne l'aura été l'installation de votre platine (table tournante) et beaucoup moins, sans doute, que le branchement de votre lecteur de cassette !

Tout appareil stéréophonique relativement contemporain (lire : produit à partir des années 60) comporte au moins une — et le plus souvent deux — de ces prises à deux canaux marquées « AUC » pour « auxiliaire »... C'est dans l'un de ces réceptacles doubles que vous enficherez le plus simplement du monde votre nouveau lecteur au laser, sans devoir modifier autrement le matériel d'écoute existant. Pour placer le lecteur dans le circuit, il suffira d'appuyer sur la touche « AUC » correspondante. Ne vous laissez surtout pas intimider (ou inviter à la dépense...) par les touches marquées « CD » des appareils plus récents de vos amis. Il ne s'agit, en réalité, que des bons vieux commutateurs « auxiliaires » d'autrefois rebaptisés par les fabricants pour les faire correspondre à leur nouvelle mission.

Détail important pour ceux qui ont besoin d'être rassurés : la présence

du lecteur de disques compacts n'empêchera aucunement le système de fonctionner normalement. Vous aurez toujours droit à la radio FM, aux cassettes et même aux 33-tours, si vous y tenez !

★ ★ On prétend que les lecteurs au laser ont tous la même sonorité. Qu'en est-il ?

Il est vrai que le procédé *compact-disc*, mis au point conjointement par les sociétés Philips, Sony et Deutsche Grammophon, est devenu *ipso facto* le standard de l'industrie. Tous les appareils lisent donc les disques grâce à un faisceau de lumière au laser dont les réflexions sur un disque métallisé sont converties en informations sonores analogiques par un micro-ordinateur. La vaste majorité

partendra de choisir, en fonction de vos moyens, le modèle qui charmera le plus vos oreilles, sans grever pour autant votre budget.

★ ★ Mais quel prix dois-je m'attendre à payer pour un bon lecteur de CD ?

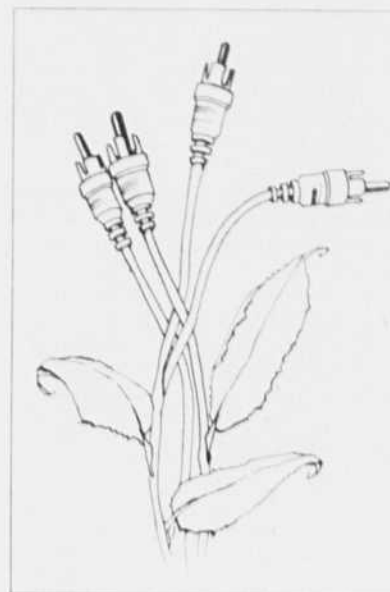
Cette question, pourtant si simple, comporte peut-être 250 réponses ! Il existe, en effet, sur le marché nord-américain environ 250 modèles de lecteurs au laser, et ce, en omettant de la liste les appareils destinés à être installés au tableau de bord des voitures ! Leurs prix s'échelonnent de \$ 200 à plusieurs milliers de dollars.

Ce qui fait la différence entre les prix tient surtout de la flexibilité accrue des appareils les plus coûteux ou des gadgets ingénieux qu'on est venu y greffer en cours de *design*. Le raffinement des logiciels d'analyse, le principe de conversion des signaux, les réseaux filtrants particulièrement étudiés en fonction de la finesse sonore, la construction plus résistante, gage de durabilité malgré une utilisation intensive, tout cela se paie ! Les gadgets comme les télécommandes, les dispositifs de programmation plus sophistiqués commandent également des prix plus élevés.

Mais les habitudes créées grâce à la prolifération des magnétoscopes et à la simplification de leur utilisation permettent de croire que le lecteur type de CD sera un appareil possédant une télécommande et la faculté de programmer intelligemment l'écoute. Il est si agréable de choisir d'avance quels passages on écouterait sur un disque, puis de s'installer dans son fauteuil de prédilection pour « pitonner » à satiété.

Il existe également plusieurs modèles d'une variante au laser du baladeur (*Walkman*) qui vous permettra d'emmener votre discothèque en vacances, chez des amis ou au bureau. En plus de fonctionner à piles rechargeables et par l'entremise d'un casque, ces petites boîtes, qui n'ont rien à envier à leurs grandes sœurs sur le plan de la musicalité, peuvent être branchées sur la chaîne stéréo d'un ami pour achever de le convertir ou carrément le rendre jaloux !

Cela dit, on retiendra que le prix de la vaste majorité des appareils destinés aux consommateurs se situe dans le créneau de \$ 400 à \$ 1.000 et qu'il est possible de faire d'excellents achats dans toutes les catégories de prix. Il ne vous reste plus que l'embaras du choix !



des appareils, dans toutes les catégories de prix, possèdent donc un son superlatif, par rapport aux autres procédés d'enregistrement classiques. Il est donc assez difficile de se tromper !

Malgré leurs qualités communes et leurs similitudes, toutefois, les lecteurs présentent entre eux des différences sur le plan de la personnalité sonore. On dira ainsi que telle sonorité est plus « chaude » ou plus « ronde », que telle autre favorise par sa « transparence » le « réalisme » de l'image stéréophonique ou que les fréquences aiguës sont quelque peu « abrasives » sur tel autre appareil. Dans l'ensemble, toutefois, ces différences sont plutôt subtiles et tiennent parfois de considérations « psycho-acoustiques ». Bref, il vous ap-

**DOUBLEZ
DOUBLEZ
DOUBLEZ**
VOTRE FIDÉLITÉ

GRÂCE À :

**audio
d'occasion**

En effet, Audio d'occasion vous offre un grand choix d'appareils de qualité, jusqu'à 50% du prix initial, tous nos produits sont minutieusement inspectés par une équipe technique des plus compétentes, et portent une garantie de 6 mois.

Venez constater vous-même et choisir
L'OCCASION DE VOS RÊVES

1793 St-Hubert, Montréal, Qué. H2L 3Z1 (514) 522-2020
métro Berni

Fermé le lundi

**CIEL
CLAIR
98,5**

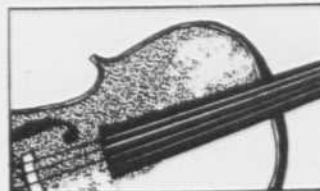
CIEL MF diffuse désormais
du sommet du Mont-Royal
pour une réception stéréophonique
d'une qualité exceptionnelle.



*musique classique
tous les soirs, 22h.

ciel 98.5

LE PLAISIR
DES
SONS



Un Apollon grégorien et des grands vents ukrainiens



Edgar
FRUITER

Journal d'écoute

C'EST le casque d'écoute sur la tête, dans une voiture, que j'ai entendu trois des disques dont je parlerai aujourd'hui. Ces circonstances ont marqué mon appréciation. Par moments, le moteur a en vahé tyranniquement la musique du baladeur-laser.

Ainsi, le premier disque écouté a été l'enregistrement de la *Symphonie de Londres* et de la *Fantaisie sur un thème de Thomas Tallis*, de Ralph Vaughan-Williams, avec l'Orchestre philharmonique de Londres dirigé par Bernard Haitink : et c'est ici que la large dynamique utilisée par les techniciens John Fraser et Stuart Eltham a permis que les *pp* du début et de la fin de la symphonie soient inaudibles. Il m'a fallu vérifier le minutage indiqué sur mon appareil pour savoir que la musique était en train... Après écoute renouvelée chez moi, loin de ces autos bruyantes, ces *pp* m'ont paru tout aussi inexistants. À cela près, l'enregistrement est d'une très haute qualité. Si le thème de la *Fantaisie* est d'origine religieuse, il m'a semblé que Haitink créait cette sensation de beauté immobile en

nous situant dans un monde aussi bien grégorien que grec, Apollon apportant un je-ne-sais-quoi de païen à cette mélancolique rêverie pour cordes. Le monde de la chair rejoint ici le monde de la foi. Musique troublante qui nous amène à contempler un absolu de beauté plastique : et, chez moi du moins, cet absolu n'a plus rien de religieux. C'est une de ces musiques mélancoliques qui nous bercent jusqu'au rêve.

La *Symphonie de Londres* nous situe dans un tout autre monde. Je me demande si Vaughan-Williams a eu raison de donner ce sous-titre à sa deuxième symphonie : on est constamment en train de chercher un quartier de Londres à associer à sa symphonie. Au reste, le compositeur anglais a lui-même associé un quartier et une heure de la journée aux quatre mouvements de sa deuxième symphonie. Avec le résultat que l'esprit de l'auditeur pense plus à Londres qu'à la musique. Et il a tort, il me semble. Vaughan-Williams avait de riches idées et il savait les habiller d'un manteau orchestral somptueux. Il

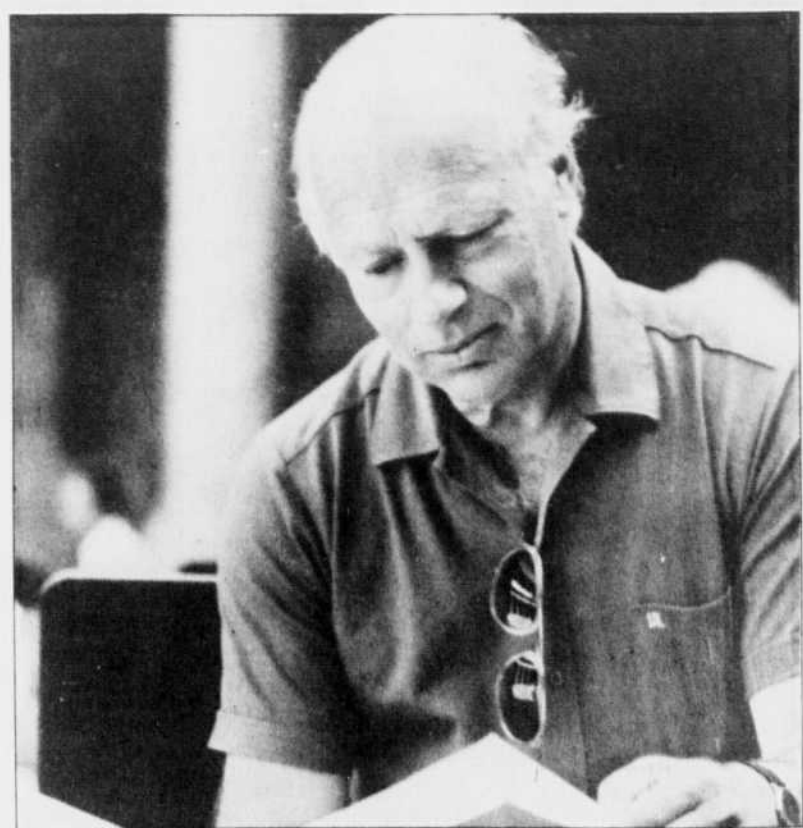
est étrange que Respighi ait fait la même chose pour Rome avec les *Pins de Rome*, quelques années plus tard : je me suis toujours demandé si Respighi avait connu les symphonies de Vaughan-Williams — j'en doute. Malgré les brouillards pittoresques du premier mouvement, c'est au *Lento* (2^e mouvement) que je retrouve toujours le moment le plus émouvant de cette symphonie : Vaughan-Williams avait 41 ans quand il écrivit cette symphonie et, pourtant, il savait donner à la musique glacée de ce *Lento* une dimension étrange où, par une indéfinissable couleur de son orchestre, le vieillissement et la mort frôlent l'esprit de l'auditeur.

L'autre disque symphonique à l'affiche dans cette chronique est la cinquième symphonie de Prokofiev, avec l'Orchestre philharmonique de Leningrad dirigé par Mariss Jansons.

Première remarque : 38 minutes et 14 secondes, c'est insuffisant pour un disque compact, et l'argument apporté par ces messieurs de Chandos (ils eurent la permission de n'enregistrer que la symphonie) me convainc peu. Mais l'enregistrement, fait à Dublin le 15 octobre 1987, est un superbe témoignage de la musicalité d'un chef qui a fait grand effet sur tous les mélomanes montréalais en dirigeant Rachmaninoff avec notre orchestre, cette saison. Et, au reste, je retrouve ici les qualités d'intensité qui

m'avaient profondément touché lors de ce concert. Avec l'orchestre du regretté Mrawinsky, Jansons fait merveille ; soulignons que le chef (né en 1943) et la symphonie (de 1944) ont à peu près le même âge. Oeuvre de guerre de Prokofiev, la symphonie est plus qu'optimiste. Il m'a semblé, à l'écoute de cette magnifique version, que Prokofiev était loin des préoccupations de ses compatriotes. Même l'*Adagio* balait de grands vents les champs de l'Ukraine natale de Prokofiev et il n'y a ici que paix et sérénité. Toute l'oeuvre est devenue, en 40 ans, tout à fait écoutable et la peinture orchestrale prend, avec Jansons, une telle importance qu'on croirait que la substance musicale se trouve là. Au dernier mouvement, cela devient si beau que c'est les larmes aux yeux que j'en ai fini l'écoute. Jansons évite la grandiloquence, mais il est indéniable qu'il touche, à l'*Allegro giocoso* final, la dimension tragique. (Petite note personnelle : il y a dans ce dernier mouvement un thème qui me rappelle toujours une chanson d'Aznavour, *Ma Bohème*, que je n'ai entendue qu'une fois, il me semble ; comme le jeu de ces reminiscences est bizarre !) Voici un disque que seule sa brièveté gêne un peu : une exécution irrésistible !

Ralph Vaughan-Williams
Symphonie de Londres et Fantaisie



BERNARD HAITINK.

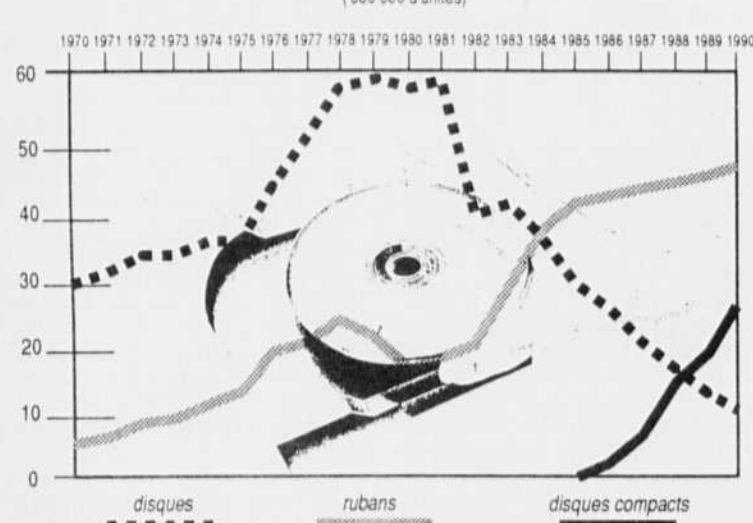
Photo Peter Keller/Philips Classics Productions

sur un thème de Thomas Tallis
Orchestre philharmonique
de Londres
Bernard Haitink
EMI- CDC 7 49394 2

Prokofiev
Symphonie no 5,
Orchestre philharmonique
de Leningrad
Mariss Jansons
Chandos, CHAN 8576

LES VENTES AU CANADA

(000 000 d'unités)



◆ Drummondville

canadien. Le champ était donc libre pour les deux partenaires québécois, la Sodice (Société de développement des industries de la culture et des communications) et SNC, inc., et leur associé français, la firme MPO, qui donnèrent alors naissance aux Disques Améric.

La demande dépassait alors l'offre et les marchés, tant canadien qu'américain, semblaient être à portée de la main. Mais voilà qu'en quelques mois seulement, les Américains inauguraient une vingtaine d'usines du même acabit et deux firmes canadiennes ouvraient leurs portes à Toronto : Praxis et Cenram.

Un « Klondike » illusoire qui devait se conclure au Canada par l'achat, en février dernier, de Praxis par Cenram et une rationalisation des opérations chez les Disques Améri-

que, qui, malgré une capacité de production de neuf millions de disques par année, n'en produiront que 5,5 millions en 1988.

L'arrivée inopinée de tous ces fabricants devait complètement transformer le marché et, en quelques mois à peine, l'offre dépassait largement la demande. Tant et si bien que les fabricants ont vu leur prix de vente baisser radicalement : une chute libre de \$ 4,50 l'unité en mars 1987, jusqu'à \$ 2 en quelques mois seulement. « Baisse qui ne s'est toutefois pas reflétée chez le détaillant », souligne M. Deschênes.

Restaient donc deux fabricants canadiens, nez à nez dans cet hésitant marché canadien. Après les déceptions du départ, les commandes de disques « budget » arrivent donc comme une bouffée d'air frais, tout comme la décision de certains géants américains de permettre à leurs filiales canadiennes de presser leurs disques au Canada depuis le début de 1988.

C'est le cas, notamment, de RCA dont toutes les commandes canadiennes ont déjà été confiées aux Disques Améric. CBS-Canada fera également appel aux fabricants canadiens.

« Jusqu'ici, les « majors » américains fabriquaient les disques de leurs filiales canadiennes, selon une politique d'intégration verticale du marché. Nous perdions du coup le marché canadien des grandes vedettes américaines. Cette récente décision représente des millions de disques chaque année pour les fabricants canadiens. À titre d'exemple, le dernier disque de Whitney Houston pour le marché canadien nous a valu une commande de 75.000 disques, explique M. Deschênes.

« Mieux, ajoute-t-il, combiné aux commandes de disques « budget » et à la croissance de la demande locale, ces nouvelles commandes permettront aux fabricants canadiens de reprendre presque entièrement le marché canadien. »

C'est ainsi que, des 12 millions de disques numériques qui seront vendus en 1988, huit seront de fabrication canadienne, une nette amélioration sur 1987, alors qu'avec sept millions de disques vendus, seulement 1,5 million étaient canadiens. « Nous atteindrons notre vitesse de croisière dès 1989, puisque 14 des 15 millions de disques qui seront vendus seront fabriqués au Canada », précise M. Deschênes.

Selon ce dernier, le mouvement est irréversible et, d'ici quelques années, le disque numérique remplacera complètement le disque noir. Entre-temps, de nouveaux équipements, comme le lecteur de type « walkman », contribueront à populariser la formule. Quant aux fabricants, ils sont déjà tournés vers l'avenir. Chez les Disques Améric, on lorgne déjà du côté du « DAT » (Digital audio tape), une cassette numérique pour magnétophone. Sans compter la vocation informatique du disque numérique, le « CDROM » (Compact disk read only memory), dont la capacité d'enregistrement des informations est supérieure à toutes les disquettes actuelles et dont le contenu pourra également être lu sur un écran.

— Françoise Genest

◆ Londres

disques compacts au Royaume-Uni, soit 117 % de plus que l'année précédente. Cette progression stupéfiante est venue redonner du souffle à une industrie frappée de morosité : « Les compacts ont été l'élément vital du redressement », explique Patrick Isherwood, conseiller juridique à l'association *British Phonographic Industry* (BPI). C'a permis à l'industrie de reprendre confiance et cela a ravivé l'intérêt pour le répertoire populaire des années 50 et 60 qu'on s'est mis à rééditer en compact. Et ça marche très fort, comme les rééditions des Beatles, par exemple. »

Les compacts sont en train de supplanter les disques microsillons un peu partout en Europe. Aus Pays-



Photo Jacques Jalliet

La société des Disques Améric, à Drummondville.

Bas, où l'on a vendu 8,8 millions de compacts l'an dernier (pour une population d'environ 15 millions), c'est déjà chose faite. En Allemagne, premier producteur et premier marché européen de compacts (22,5 millions vendus en 1987) et en Grande-Bretagne, cela pourrait bien se produire sur CD chaque titre de leur catalogue à un rythme ahurissant ; Angel, par exemple, réédite une quarantaine de titres par mois. Même les enregistrements d'archives passeront au CD.

Et que dit-on de l'arrivée du DAT chez les disques ? Il y a place pour ce nouveau produit qui n'éliminera pas le CD de la course. Les Américains ont dépensé plus de \$ 40 milliards en 1986 à l'achat d'appareils électroniques dits « légers », incluant chaînes stéréophoniques, vidéos, magnétophones, etc. Le CD, le DAT, la vidéo-cassette vivront côte à côte sans se livrer de rudes batailles. À moins que...

« A moins que surgisse un gadget... révolutionnaire ! »

Le « CDI », vous connaissez ? « Compact disc interactive » ?

Le CDI devrait faire son apparition vers le milieu de 1989. Il combine la haute fidélité sonore, les images télévisuelles et la souplesse de l'ordinateur. Il se branche au téléviseur de tous les foyers et peut aussi lire le CD que nous connaissons déjà. Chez Sony, on estime que plus d'un million d'appareils seront vendus avant la fin de 1992 et que le CDI sera la *nec plus ultra* du divertissement en famille. Finie la vente séparée du VCR, du lecteur de CD et de l'ordinateur, l'ère du CDI est arrivée ; 30 programmes accompagneront le lancement commercial du CDI : biographies de musiciens *pop*, exploration des trésors du Smithsonian, condensé de l'encyclopédie Grolier, dramatiques, etc. Chaque programme offrira au spectateur un menu dont il pourra choisir les éléments qui l'intéressent. Il aura aussi le loisir d'intervenir dans le déroulement des émissions. Parker Brothers a même mis au point un programme de tous ses jeux de société pour le CDI.

Ne dépensons plus inutilement, attendons le divin CDI !
— Sylviane Tramier

◆ New York

neurs. M. Vernier renchérit : « Les producteurs de disques transfèrent sur CD chaque titre de leur catalogue à un rythme ahurissant ; Angel, par exemple, réédite une quarantaine de titres par mois. Même les enregistrements d'archives passeront au CD. »

Et que dit-on de l'arrivée du DAT chez les disques ? Il y a place pour ce nouveau produit qui n'éliminera pas le CD de la course. Les Américains ont dépensé plus de \$ 40 milliards en 1986 à l'achat d'appareils électroniques dits « légers », incluant chaînes stéréophoniques, vidéos, magnétophones, etc. Le CD, le DAT, la vidéo-cassette vivront côte à côte sans se livrer de rudes batailles. À moins que...

« A moins que surgisse un gadget... révolutionnaire ! »

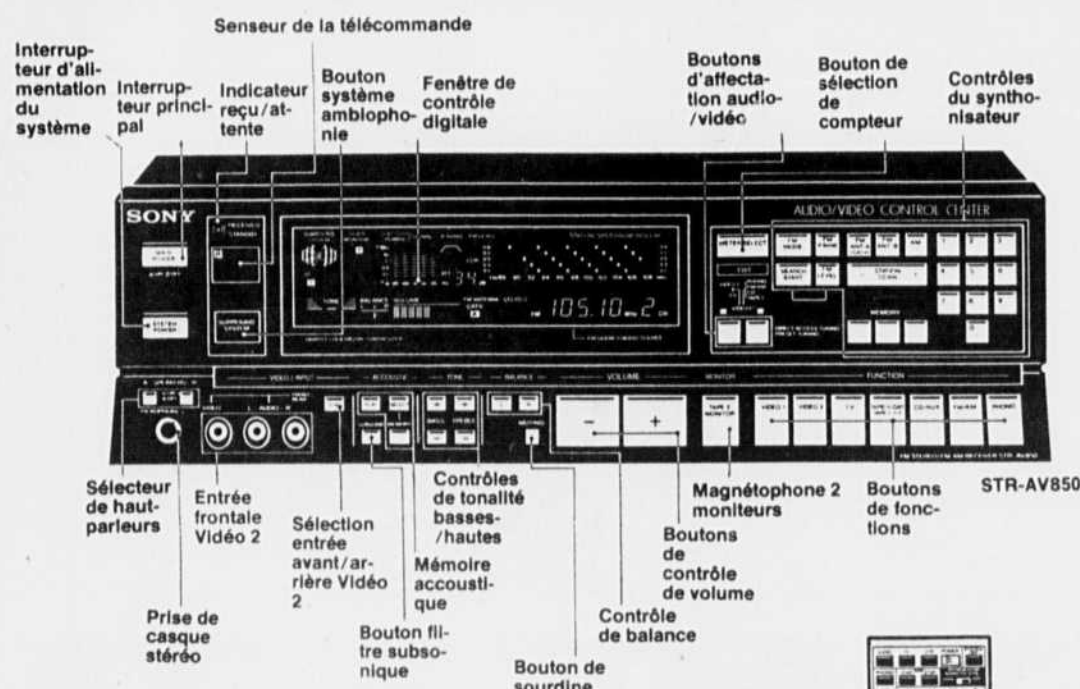
Le « CDI », vous connaissez ? « Compact disc interactive » ?

Le CDI devrait faire son apparition vers le milieu de 1989. Il combine la haute fidélité sonore, les images télévisuelles et la souplesse de l'ordinateur. Il se branche au téléviseur de tous les foyers et peut aussi lire le CD que nous connaissons déjà. Chez Sony, on estime que plus d'un million d'appareils seront vendus avant la fin de 1992 et que le CDI sera la *nec plus ultra* du divertissement en famille. Finie la vente séparée du VCR, du lecteur de CD et de l'ordinateur, l'ère du CDI est arrivée ; 30 programmes accompagneront le lancement commercial du CDI : biographies de musiciens *pop*, exploration des trésors du Smithsonian, condensé de l'encyclopédie Grolier, dramatiques, etc. Chaque programme offrira au spectateur un menu dont il pourra choisir les éléments qui l'intéressent. Il aura aussi le loisir d'intervenir dans le déroulement des émissions. Parker Brothers a même mis au point un programme de tous ses jeux de société pour le CDI.

— Maurice Tourigny

SONY®

Contrôle Audio/Vidéo Total



Sony est reconnu comme le chef de file en audio et vidéo. Pas surprenant que les récepteurs Sony ont les possibilités audio/vidéo les plus avancées de leur temps. Par exemple, le STR-AV 850, le cœur de votre chaîne audio/vidéo. D'une puissance généreuse de 2 x 80W, il permet d'y connecter une foule d'éléments audio/vidéo allant d'un lecteur de disques compacts à un moniteur T.V. Sans compter sa télécommande RM-U70 qui vous permet de contrôler le tout confortablement assis dans votre fauteuil.

OFFRE
FANTASTIQUE
DE RABAIS!

\$175⁰⁰

AUTRES MODÈLES DISPONIBLES



RADIO LORENZ 115, Ste-Catherine Ouest, Montréal, 849-8900